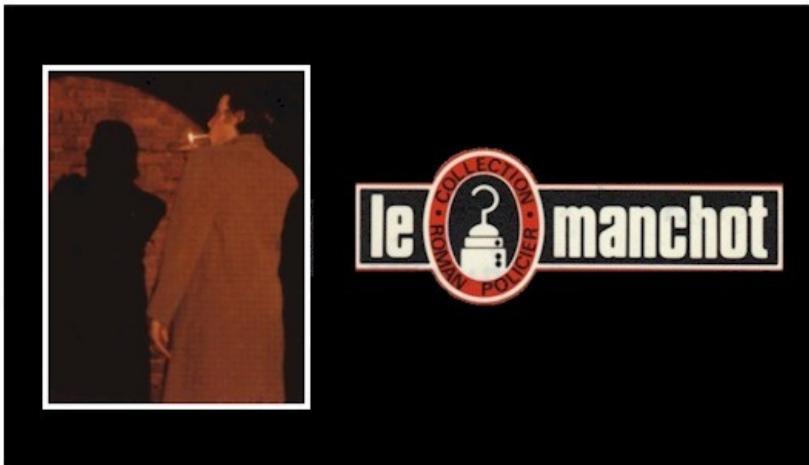


PIERRE SAUREL

# Faut vivre pour mourir



BeQ

**Pierre Saurel**

Le Manhot # 28

**Faut vivre pour mourir**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 433 : version 1.0

# **Faut vivre pour mourir**

Édition de référence :  
Éditions Québec-Amérique, 1983.

Collection Le Manchot  
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

## I

– Lucienne est une très belle femme. Moi, je l’ai toujours admirée, elle a un corps superbe. On ne lui donnerait jamais son âge, glissa un des invités à l’oreille d’un ami.

La mariée attirait tous les regards. Sa magnifique toilette beige pâle seyait fort bien à ses longs cheveux d’un blond roux et à ses beaux yeux verts.

– Quel âge peut-elle avoir ? demanda une curieuse à sa voisine.

– Elle doit friser la cinquantaine.

– Pas tant que ça, fit l’autre. En tout cas, moi, je lui donnerais à peine quarante ans.

– N’exagère pas. Tu la regarderas de près, elle a des rides dans le cou... et puis, avec l’argent qu’elle a, je mettrais ma main au feu qu’elle s’est fait remonter le buste et s’est fait enlever quelques rides.

En réalité, Lucienne Cormier venait tout juste d'avoir quarante et un ans.

– Tiens, voilà le marié, s'écria une voix.

Une voiture s'arrêta devant la petite chapelle. Par ce matin de début de printemps 1975, le soleil brillait de tous ses feux, comme s'il avait voulu participer à l'a fête. On était à la fin de mars. Les dernières pluies avaient fini par chasser tout ce qui restait de neige dans les rues de la métropole et la journée s'annonçait passablement chaude.

Henri Mongrain descendit de voiture. Il était vêtu d'un très beau paletot de gabardine qui recouvrait un complet brun foncé. Aussitôt, ses amis l'entourèrent. Il les salua et se dirigea immédiatement vers l'intérieur de la chapelle où sa future épouse l'attendait.

Les invités suivirent lentement, tout en échangeant quelques commentaires.

– Moi, je croyais qu'Henri resterait vieux garçon.

– On laisse pas passer une chance comme ça. La veuve est riche, faut pas que tu l'oublies.

Un troisième invité ajouta :

– C’est bien beau l’argent, mais c’est pas tout ce qui compte dans la vie. Moi, je n’aurais pas voulu marier la mère d’un enfant d’une quinzaine d’années.

Un autre se mêla à la conversation :

– Je ne suis pas du tout d’accord avec vous. Henri n’est pas un profiteur. Il réussit bien en affaires, il n’a pas besoin de l’argent de sa future.

– Allons donc, Mongrain est un homme honnête, un bon diable, mais de là à dire que sa vie est une réussite, il y a une marge.

Les commentaires cessèrent sitôt que les invités furent dans la nef de la petite chapelle.

Lorsque tout le monde fut installé, le prêtre parut et les mariés s’avancèrent avec leurs témoins.

Dans le premier banc, on pouvait apercevoir la jeune Marylène ; elle venait tout juste d’avoir quatorze ans, mais déjà elle possédait un corps étant sur le point de franchir le cap de l’adolescence.

Une femme murmura à sa voisine.

– Regarde la mariée et sa fille. Si Marylène continue de grandir de cette façon et si Lucienne ne change pas, on les prendra pour les deux sœurs.

Plusieurs se posaient la question : « Comment une fille de quatorze ans accepterait-elle le remariage de sa mère ? Le beau-père serait-il le bienvenu ? »

La plupart des personnes présentes connaissaient bien l'histoire de Lucienne Cormier.

Quelques années plus tôt, elle avait épousé Laurent Cormier, un courtier qui avait déjà réussi à accumuler une petite fortune.

Le couple n'eut qu'un enfant, Marylène.

Mais en 1970, Laurent Cormier mourut brusquement des suites d'une crise cardiaque.

Quelques semaines après les obsèques, les proches des deux familles tiraient déjà leurs conclusions.

– Elle ne restera pas veuve longtemps et

comment la blâmer ? Elle n'a pas quarante ans, elle doit élever sa fille, voir aux affaires de son mari. Elle se remariera très bientôt. Les bons partis ne manquent pas.

La vérité était tout autre. Cormier avait fait un testament qui avantageait surtout sa fille. D'ailleurs, dans le temps, il n'avait pas caché la vérité à son épouse.

– Un testament, ça se change, avait-il dit.

Et comme s'il avait pu prévoir l'avenir, il avait ajouté :

– On ne sait jamais, si je meurs aujourd'hui ou demain, toi, tu es jeune, tu peux refaire ta vie. C'est donc à Marylène que je lègue la plus grande part de mon avoir, mais à sa majorité seulement, quand elle aura atteint ses vingt et un ans. En attendant, tu pourras t'occuper de placer tout cet argent et jouir des intérêts. Et puis, ne t'inquiète pas, je ne t'oublierai pas.

– Ne parle pas comme ça, Laurent. C'est comme si tu voyais approcher le jour de ta mort. Et lorsqu'on ouvrit le testament devant le notaire,

les volontés du défunt ne pouvaient être plus claires.

Sa fortune se chiffrait à environ un demi-million de dollars. Il léguait à son épouse, sa maison, un magnifique bungalow dans le nord-est de la métropole, un chalet d'été dans les Laurentides, sa voiture et une somme de cent mille dollars.

Le reste de sa fortune allait à Marylène. Elle pourrait toucher la somme à l'âge de vingt et un ans.

Cependant, dès qu'elle aurait atteint ses seize ans, sa mère devrait lui verser, à même ce capital, une somme de cent dollars par semaine, allocation qui servirait à parfaire ses études ou à s'établir dans la vie.

« Donc, une somme de vingt-six mille dollars sera prise à même le capital, avait spécifié le notaire. À vingt et un ans, Marylène recevra la somme de trois cent soixante-quatorze mille dollars. Les intérêts que pourra rapporter le capital investi par madame Cormier lui appartiendront. Enfin, si Marylène meurt avant

d'atteindre sa majorité, la fortune entière reviendra à madame Cormier. »

Mais rares étaient les personnes qui connaissaient la véritable situation financière de Lucienne.

Lorsque la courte cérémonie fut terminée, les nouveaux mariés sortirent de la chapelle au son de la marche nuptiale.

Pendant qu'on félicitait les époux et que le photographe demandait aux invités de se regrouper, quelques femmes entourèrent la jeune Marylène.

– Heureuse, ma petite ?

– Maintenant, tu as un nouveau papa, ça va te faire une vraie famille.

Marylène lança un regard perçant aux deux femmes.

– Moi, j'ai rien demandé. Henri est mieux de pas mettre son nez dans mes affaires. Il ne sera jamais mon père, ça vous pouvez en être sûres.

Le photographe interrompit la courte conversation.

– Allons, mademoiselle Marylène, venez prendre place près de votre mère.

Les blagues habituelles fusèrent, le photographe exécuta son travail, puis les invités s’engouffrèrent dans les voitures pour se diriger vers un hôtel où se tenait la réception.

Marylène avait pris place dans la voiture de sa tante et de son oncle, Philippe Cormier.

– J’espère que ça ne durera pas des heures, cette réception-là, fit Marylène. Moi, j’ai bien l’intention de partir après le repas.

– Voyons, Marylène, ça ne se fait pas. Tu dois rester jusqu’à la fin. Après tout, c’est ta mère qui se marie.

– Justement, c’est pas moi. Et puis, elle sait que j’approuve pas ce mariage-là. Qu’elle se compte chanceuse que j’aie assisté à la cérémonie.

Et elle s’enferma dans le silence jusqu’à l’arrivée à l’hôtel. Sitôt qu’elle descendit de voiture, Marylène regarda autour d’elle, puis rapidement, on la vit traverser la rue et rejoindre

deux motards qui l'attendaient.

– Philippe, regarde Marylène. Elle est allée retrouver ces voyous. Lucienne m'a déjà confié que l'attitude de sa fille l'inquiétait. Elle se tient avec des bandes...

– Yvonne, je t'en prie, ne te mêle pas de leurs affaires. Moi, j'ai toujours pensé que Lucienne aurait dû se remarier plus tôt. Elle ne pouvait pas élever son enfant toute seule. J'ai l'impression qu'Henri saura se faire aimer de sa belle-fille. Jamais Lucienne n'aurait pu mieux choisir.

Mais Yvonne Cormier ne semblait pas partager l'avis de son mari.

– Mongrain a toujours végété. Tu vas voir l'argent disparaître rapidement. Je ne serais pas surprise s'il réussissait à s'emparer de la fortune de Marylène.

Philippe soupira :

– Toi, tu passes ton temps à juger les autres sans les connaître. J'ai causé avec Henri. Ça va peut-être te surprendre mais il a insisté pour que Lucienne ait un contrat de mariage en séparation

de biens. Il ne veut pas toucher un sou de la fortune de sa femme. Tu dis qu'Henri a toujours végété, eh bien, je ne partage pas ton avis. S'il n'est pas plus riche que ça, c'est qu'il est trop bon.

– Tu veux dire trop mou.

– Ce n'est pas être mou que de venir en aide à des gens moins chanceux que soi. Il adore le sport, il s'occupe des groupes de jeunes. Il a été le président de quelques campagnes de charité, ce n'est pas ça qui augmente une fortune, bien au contraire.

– Entrons, fit Yvonne en voyant revenir sa nièce.

Sitôt que la jeune fille les rejoignit, la tante demanda :

– Ce sont tes amis ?

– Et puis, qu'est-ce que ça peut vous faire à vous ? Ils viennent me chercher à deux heures et il n'y a pas un maudit chat qui m'empêchera de partir !

Sans attendre le couple, Marylène entra dans

l'hôtel.

À deux heures, la jeune fille s'esquiva sans prévenir personne. Plusieurs minutes plus tard, Lucienne s'aperçut de l'absence de sa fille.

– Mais où est-elle passée ?

Yvonne s'approcha de sa belle-sœur.

– Elle avait des amis à rencontrer, elle m'avait prévenue. Aussi, elle est partie sans bruit pour ne pas déranger la réception. Selon elle, c'était un rendez-vous important.

Henri s'approcha de sa nouvelle épouse.

– Allons, ne va pas gâcher ta journée. Je ne blâme pas tout à fait Marylène, tu sais. On n'a pas voulu d'une grosse noce et les jeunes de son âge sont très rares, ici. Moi, à sa place, j'aurais fait la même chose. Oublie ça et accorde-moi cette danse.

– Tu l'excuses toujours, murmura Lucienne, une fois dans les bras de son mari. Mais je te l'ai déjà dit, Henri, j'ai peur pour Marylène. Je sais qu'elle manque souvent ses cours. Il y a des soirs où elle rentre très tard, et elle ne veut jamais me

dire où elle est allée...

Henri glissa son index sur les lèvres de sa femme.

– Je ne veux plus entendre parler d'elle. Fais-moi confiance, je sais m'y prendre avec les jeunes et je saurai bien me faire aimer de Marylène. Quand on emploie la douceur, on obtient tout ce qu'on veut... la plupart du temps.

Henri Mongrain avait eu raison d'ajouter, la plupart du temps. Car même avec son extrême gentillesse, même s'il s'était montré le plus adorable des beaux-pères, il n'avait pas réussi à gagner l'amour de Marylène.

Le jour même de ses seize ans, elle alla trouver sa mère.

– Quand vas-tu commencer à me payer le cent dollars par semaine ? Je n'ai pas oublié, tu sais.

– J'ai préparé le premier chèque.

– Alors, qu'est-ce que tu attends pour me le donner ?

À seize ans, Marylène était devenue une fort belle fille mais elle rendait sa mère malheureuse.

Il lui arrivait, assez régulièrement, de passer des nuits entières hors de la maison.

Henri avait prévenu sa femme :

– Je n’ose pas lui parler, mais tu devrais le faire, Lucienne, ça n’a plus de sens. Ta fille glisse de plus en plus sur une mauvaise pente.

– Que veux-tu dire ?

– Non seulement elle est rentrée ivre à quelques reprises, mais elle fume de la marijuana. Je ne suis pas un expert, mais je connais suffisamment ça pour penser qu’elle est devenue une petite droguée.

Lucienne avait voulu en toucher un mot à Marylène, mais cette dernière s’était révoltée.

– C’est ton mari qui se plaint, je suppose ? Tu veux le savoir ? Eh bien oui, je fume de la marijuana, j’ai même goûté à la drogue et j’adore le feeling ! Qu’est-ce que tu veux savoir de plus ? Si je suis vierge ? Ça fait longtemps que je couche avec les gars !

Lucienne n’avait pas osé ajouter un mot. Et le jour de l’anniversaire de sa fille, après lui avoir

remis le chèque de cent dollars, elle déclara d'une voix sèche :

– Maintenant que tu as suffisamment d'argent pour subvenir à tes besoins, ne compte plus sur moi. J'en ai déjà trop fait pour toi.

– Oui, depuis que tu t'es remariée, il n'y a plus que lui qui compte. Mais ne crains rien, je ne vous embarrasserai pas longtemps. Tout est prévu, je quitte la maison ce soir.

Lucienne ne parut aucunement surprise. Inconsciemment, elle avait souhaité le départ de sa fille, la seule entrave à son bonheur. Henri Mongrain s'était montré le meilleur des époux. Un jour, sachant que son mari avait besoin d'une somme importante pour une transaction qui s'annonçait avantageuse, Lucienne décida :

– Je vais te prêter la somme dont tu as besoin.

– Jamais !

– Mais Henri, ce sera un emprunt, nous signerons des papiers devant le notaire, si tu le désires. C'est une proposition d'affaires que je te fais.

– Je regrette, Lucienne, mais je refuse. Je te remercie, mais j’ai promis en me mariant que jamais ton argent ne devait nous séparer. Ce qui est à toi t’appartient. D’ailleurs, j’ai déjà trouvé une banque qui consent à m’avancer l’argent.

Lucienne avait confié à son mari, la fortune de sa fille.

– Place cet argent, Henri, mais dans des valeurs sûres.

– Ça rapportera peut-être un peu moins, mais tu as entièrement raison. Je vais faire fructifier la fortune de ta fille. Mais... les intérêts... ils sont supposés te revenir, à toi... j’ai pensé que...

Elle regarda son mari longuement. Tous les deux s’étaient compris sans échanger un mot de plus. Mongrain gagnait passablement bien sa vie. Lucienne recevait des intérêts tous les ans. Ils avaient vendu l’immense bungalow pour habiter un appartement plus modeste. Ils n’avaient pas besoin de surplus.

– Quand elle aura vingt et un ans et qu’elle se rendra compte que sa fortune est beaucoup plus

élevée qu'elle ne le prévoyait, elle changera probablement d'avis envers nous.

Lorsque Lucienne apprit à Henri que Marylène les quittait, l'homme d'affaires approuva le geste de sa belle-fille.

– Elle va se louer un appartement. Elle devra acheter ses vêtements, sa nourriture. Elle se rendra compte, surtout si elle continue à boire et à fumer de la marijuana, que cent dollars par semaine, c'est très peu. J'ai l'impression qu'au bout d'un bon moment, elle regrettera son geste.

– Et si elle demande à revenir ?

Henri s'écria :

– Mais, je la recevrai à bras ouverts. Et toi ?

– C'est ma fille, mon chéri.

– Cependant, il faudra nous montrer sévères, imposer nos conditions. À ce moment-là, nous aurons beau jeu.

Mais les semaines et les mois s'écoulèrent et Marylène ne parlait pas du tout de son retour, bien au contraire.

Au tout début, elle alla rendre visite à sa mère, choisissant les moments où elle savait son beau-père absent. Elle se disait heureuse, elle travaillait dans une boîte de nuit, comme serveuse et espérait devenir hôtesse très bientôt.

– Je gagne beaucoup d’argent, la vie est belle. Pour la première fois de ma vie, je suis heureuse. Et dans quelques années, je recevrai toute la fortune de papa. C’est merveilleux.

Mais cette joie factice ne trompait pas Lucienne. Marylène avait les yeux beaucoup trop brillants. Parfois, devant sa mère, elle s’oubliait et devenait d’une grossièreté déconcertante.

– Je suis certaine qu’elle n’a pas changé, Henri. Pourrais-tu mener une petite enquête sur cette boîte de nuit où elle travaille ? J’ai peur pour son avenir.

Henri engagea donc un détective privé et lorsque ce dernier lui remit son rapport, il préféra ne pas dire l’exacte vérité à Lucienne.

Marylène était devenue une loque. Elle avait besoin de sa dose de drogue régulièrement, elle

continuait de boire et pour réussir à rencontrer toutes ses obligations, non seulement elle se prostituait, mais elle travaillait également pour la pègre. Elle vendait de la drogue à des jeunes. Enfin, ceux avec qui elle se tenait le plus souvent commettaient des vols, s'attaquaient à des plus faibles.

– Le jour n'est pas loin où ces voyous deviendront des criminels endurcis. Ils commettront alors des hold-up plus audacieux. Fini le pillage du restaurant du coin ou du petit dépanneur. S'il faut que Marylène les suive sur cette pente, elle finira ses jours derrière les barreaux.

Mais il restait un espoir, mince peut-être, mais une lumière brillait dans les ténèbres de cette vie tumultueuse.

À quelques reprises, on avait vu Marylène avec un jeune homme fort bien, un avocat qui se créait graduellement une excellente renommée.

Raymond Brébœuf était peut-être celui qui pourrait tirer Marylène du gouffre de la déchéance.

## II

### *Disparition*

Mongrain avait eu plusieurs conversations avec le jeune Raymond Brébœuf.

L'avocat ne lui avait pas caché ses sentiments.

– J'aime Marylène, je voudrais la sauver, mais ce ne sera pas facile. J'ai tout fait pour qu'elle quitte ce milieu où elle vit. Il y a des jours où je crois pouvoir réussir, mais sitôt qu'elle prend de cette drogue, c'est fini, elle n'est plus la même.

– Elle vous aime ?

L'avocat rougit tel un collégien pris en train de tricher à un examen.

– C'est difficile à dire. Je ne voudrais pas que vous me jugiez mal. Mais je me rends compte que je remporte un certain succès auprès des femmes. Marylène a besoin de moi, ça je puis

vous l'assurer. Mais sitôt qu'elle a trop bu, elle m'envoie promener et retourne avec sa bande de jeunes voyous.

Puis, un jour, il avait avoué à Mongrain :

– Il est possible que Marylène devienne mon témoin principal. Vous savez que je me suis lancé en campagne contre la pègre. Je serai le procureur principal d'une enquête sur le crime commercialisé. Marylène, si elle accepte, pourrait m'aider à mettre certaines grosses têtes dirigeantes dans l'eau bouillante.

Brébœuf avait souvent défendu des gens du milieu. Il avait des amis un peu partout. Plusieurs journalistes s'en étaient pris aux autorités qui avaient nommé Brébœuf comme procureur pour cette fameuse enquête.

« Il est là pour protéger la pègre, disait-on. C'est la plus belle preuve que la mafia a réussi à s'infiltrer dans les plus hautes sphères de la justice. »

On l'avait même traité d'avocat marron.

– Ils ne comprendront jamais, ces journalistes.

Oui, j'ai défendu des gens du milieu. J'étais payé pour le faire. Ça m'a donné l'occasion d'étudier leur comportement. C'est ce qui m'a décidé à me lancer à fond de train dans une campagne contre la pègre.

Mongrain était inquiet. Il n'avait pas osé parler de l'idée de Brébœuf à son épouse.

– Si Marylène accepte de témoigner, maître, vous ne pensez pas qu'on fera tout pour l'en empêcher ?

– Les policiers la protégeront, ne craignez rien. S'il le faut, nous l'enfermerons. Mais elle doit prendre sa décision. Dans quelques semaines, Marylène aura vingt et un ans. Elle touchera alors toute la fortune de son père. Si à ce moment nous n'avons pas pu la replacer dans le droit chemin, nous ne pourrons plus l'aider, il sera trop tard.

Mongrain alors eut une idée :

– Si je rencontrais ma fille, si j'essayais de la convaincre, pensez-vous que...

– Oh non, surtout, ne faites jamais ça.

Marylène vous déteste.

– Mais pourquoi ?

L’avocat expliqua :

– Elle est persuadée que vous avez épousé sa mère par intérêt, que vous ne visez qu’un but, vous emparer du demi-million que possède Marylène.

– Mais c’est ridicule. Je ne peux pas toucher à un sou de cet argent.

– Je le sais, mais Marylène croit que vous complotez quelque chose. Elle vous craint, elle n’a pas confiance en vous. Cette fille adorait son père et elle n’admet pas que vous l’ayez remplacé dans le cœur de sa mère.

Brébœuf, enfin, fit part de son projet :

– Si vous et votre épouse êtes d’accord, je vais épouser Marylène. Elle veut devenir ma femme. Évidemment, j’imposerai mes conditions. Il faudra qu’elle se fasse désintoxiquer, qu’elle abandonne totalement ses amis et qu’elle accepte de témoigner lors de l’enquête sur le crime commercialisé. J’avoue que c’est mon dernier

atout. Si Marylène me repousse, je ne pourrai plus rien pour elle.

Il avait été vaguement question de mariage entre les deux jeunes gens. Marylène n'avait pas pris Brébœuf au sérieux.

– Jamais tu ne feras de moi ta femme. On n'épouse pas une fille comme moi. Les contes de fée, le prince charmant, c'est bon pour les livres d'histoires. La vraie vie, c'est autre chose.

Mais cette conversation avait semblé ébranler Marylène. Elle rêvait parfois de se retrouver dans le droit chemin.

– Raymond me laisse croire toutes sortes de choses dans le but de me gagner à sa cause. Si j'accepte de témoigner contre mes amis, une fois cette enquête terminée, on me laissera tomber. Jamais il n'épousera une fille qui aura étalé son passé devant tout le monde.

Aussi, on imagine la surprise de la jeune fille lorsque ce soir-là, l'avocat lui fit sa proposition.

Brébœuf avait bien choisi le moment. Marylène était beaucoup plus nerveuse qu'à

l'ordinaire, ses mains tremblaient, elle se disait malade.

– Les salauds, ils refusent de me donner ce qu'ils ont promis. Ils exigent des choses... je ne suis plus capable d'endurer ça. Je vais en finir avec cette maudite vie, c'est simple.

– Il y a une autre solution, Marylène.

– Laquelle ?

– Marions-nous !

– Une fois le procès terminé, tu me repousseras comme une brebis galeuse.

– Tu as mal compris, Marylene. Marions-nous tout de suite, le plus tôt possible.

Elle regarda longuement le jeune homme. Elle semblait incapable de parler. Brusquement, elle s'écrasa dans ses bras et éclata en sanglots.

– Pourquoi te moques-tu de moi ?

– Marylène, je suis très sérieux. Je t'aime. Je t'épouse, mais nous ne ferons pas notre voyage de noces immédiatement.

– Pourquoi ?

– Parce que je te ferai entrer à l’hôpital. Ce ne sera pas facile, je le sais. On te désintoxiquera, on te soignera puis, une fois guérie, nous entreprendrons notre vie à deux.

– Et... l’enquête, tu m’obligeras à témoigner ?

– Non. Premièrement, rien ne me dit que tu seras en état de paraître en cour lorsque débutera cette enquête. Deuxièmement, si tu es guérie, c’est toi-même qui prendras la décision.

Mais Brébœuf était persuadé que Marylène, une fois rétablie, accepterait de témoigner dans le but d’aider les adolescents qui, comme elle, risquaient de gâcher leur vie.

– Raymond, fit-elle avec des sanglots dans la voix, laisse-moi réfléchir.

– Il faut que tu répondes... tout de suite. Je suis prêt à t’épouser, à te faire entrer à l’hôpital, dès demain.

Malgré l’insistance de l’avocat, Marylène ne voulut pas prendre de décision immédiate.

– Je veux rentrer, Raymond. Je veux dormir, je me sens tellement épuisée. Demain matin, je te

téléphonerai, demain, ma décision sera prise.

Brébœuf la redonduisit à son appartement et attendit même que Marylène soit au lit avant de la quitter. Une fois seule, la jeune fille chercha vainement le sommeil. Elle était trop nerveuse. Elle se leva, fouilla partout dans son appartement, elle avait besoin de drogue, il lui en fallait. Mais elle n'en trouva pas.

« Au club... j'ai des amis. J'en trouverai sûrement un qui ne refusera pas de m'aider. Il faut que j'y aille. »

Elle se vêtit rapidement. Elle savait fort bien qu'on lui proposerait encore de faire partie d'une bande de criminels qui préparaient un hold-up. On avait besoin d'une fille comme elle pour obtenir des renseignements auprès d'employés.

On savait que Marylène pouvait facilement aguicher un homme quand elle le désirait. On pouvait difficilement la repousser.

« Jamais je ne deviendrai complice d'un hold-up, jamais ! Je pourrais terminer mes jours en prison... si seulement je peux me rendre à vingt et

un ans, ensuite, j'enverrai tout le monde promener, c'est moi qui ferai la loi. »

Incapable de conduire sa voiture, elle héla un taxi, se fit conduire au club et rencontra des amis. On trouvait ce soir-là toutes sortes d'excuses pour lui refuser cette drogue dont elle avait tant besoin.

Il était clair qu'on s'était passé le mot. Celui qui aiderait Marylène risquait de se retrouver sur la liste noire du milieu.

Pour tenter de se calmer, elle ingurgita quelques verres. Ivre, elle se mit à crier comme une folle. Elle était complètement déséquilibrée.

Le gérant du club appela un motard, ami de Marylène.

– Benoît, occupe-toi d'elle. Reconduis-la à son appartement.

– Elle ne voudra jamais. Quand elle est dans cet état, elle me fait peur. Dans un moment de folie, elle pourrait tuer. Donnez-lui juste un peu de drogue.

– Non, les ordres sont les ordres. On va

t'aider. S'il le faut, nous allons l'assommer et tu la transporteras dans tes bras.

Lorsqu'on voulut mettre Marylène à la porte du club, elle se défendit telle une tigresse.

– Vous êtes des imbéciles, cria-t-elle de toutes ses forces. Vous allez payer pour ce que vous me faites endurer. Je vais épouser maître Brébœuf, vous entendez ? Je n'ai pas besoin de vous... de personne. Je témoignerai contre vous tous. J'en sais des choses. J'en ai appris des secrets. On parle toujours trop dans la couchette.

Échappant à ceux qui cherchaient à la retenir, elle monta debout sur une table.

– Oui, votre honneur, je connais tous les chefs du milieu et je vais les nommer, fit-elle comme si elle témoignait.

Enfin, on réussit à la maîtriser. Mais elle refusa de partir avec son ami Benoît. Après avoir reçu quelques bonnes taloches, elle sembla plus calme et décida de retourner à son appartement en taxi. Maintenant, elle avait sommeil, elle pourrait sans doute dormir.

« Et dire que j'ai une belle voiture devant mon appartement. Je suis tellement malade que je suis incapable de conduire. »

Chez elle, elle n'enleva que son manteau et se jeta sur son lit, toute vêtue. Elle tomba immédiatement dans le sommeil agité de l'alcoolique. Quelques minutes plus tard, elle s'éveilla brusquement. Dans son rêve, elle était entourée de cloches qui sonnaient, sonnaient à lui briser les tympans.

Elle se dressa sur son lit. Elle était en sueur, tremblait comme une feuille et mit quelques secondes à réaliser qu'on sonnait véritablement à sa porte. On se mit à frapper.

Avec difficulté, Marylène se glissa hors de son lit. La chambre tournait, les murs semblaient vouloir s'effondrer.

– Mademoiselle, ouvrez vite... le feu ! De peine et de misère, elle se traîna jusqu'à la porte et ouvrit.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle d'une voix pâteuse.

Pour toute réponse, elle vit une ombre, qu'elle distinguait fort mal, s'avancer vers elle, elle reçut un coup à la tempe et s'écroura sur le tapis.

\*

Yamata, la Japonaise, réceptionniste à l'agence de détectives privés de Robert Dumont, le Manchot, appuya sur le bouton de l'électrophone.

– Pour vous, monsieur Dumont. Quelqu'un qui désire prendre rendez-vous, il dit que c'est très urgent. Son nom, Henri Mongrain.

– Merci.

Le Manchot décrocha le récepteur après avoir appuyé sur le bouton scintillant de la ligne numéro deux.

– Ici Robert Dumont.

– Mon nom est Henri Mongrain, monsieur Dumont. Je voudrais vous rencontrer le plus tôt possible et retenir vos services pour une affaire

très importante. La vie d'une jeune fille est en jeu. C'est maître Raymond Brébœuf qui m'a recommandé de vous engager. D'ailleurs, il viendra probablement avec moi au rendez-vous.

– Pouvez-vous me donner quelques détails ?

– Une personne est disparue, je crois qu'il s'agit d'un enlèvement. Pour le moment, nous ne voulons pas prévenir les autorités. Il faut tenir cette disparition secrète. Vous comprendrez quand je vous aurai expliqué la situation. Je peux ajouter que, dans quelques jours, soit sitôt qu'elle aura atteint ses vingt et un ans, cette jeune personne touchera la somme d'un demi-million de dollars.

Le Manchot consulta son agenda. Il avait un rendez-vous à onze heures, mais il pouvait déléguer un assistant.

– À onze heures, ça vous conviendrait ?

– Moi, oui, quant à maître Brébœuf, j'ignore s'il est à la Cour cet avant-midi. Mais comptez sur moi, je serai à votre bureau à l'heure précise.

Robert Dumont raccrocha et demanda aussitôt

à Yamata de lui envoyer Michel Beaulac, son bras droit.

– Enquêtes-tu toujours sur les agissements de ce comptable qui ferait, selon ses patrons, d’habiles détournements de fonds ? lui demanda le Manchot lorsque son assistant fut installé en face de lui.

– Oui et ça peut durer longtemps, carabine ! Il me faut surveiller tous les agissements de cet homme, savoir s’il dépense trop. Les patrons ont la preuve que certains chiffres ont été falsifiés. Toutefois, on ne sait pas avec certitude qui a pris l’argent.

– Eh bien, cet avant-midi, trouve-toi une heure pour voir James Collins. J’ai pris rendez-vous avec lui. C’est un expert chimiste, il a un laboratoire, il pourrait nous être très utile. Il a travaillé pour le coroner et, comme on a diminué le personnel à cause de restrictions budgétaires, il est sans emploi. Visite son labo, cause avec lui, demande-lui ses prix et tu me feras un rapport. Moi, j’attends quelqu’un pour onze heures.

– C’est tout ?

– Pour le moment, oui.

– Vous avez pensé à notre conversation, patron ?

– Michel, ce n'est pas à moi de prendre des décisions qui pourraient changer toute ta vie.

Le grand Beaulac se leva, étira ses muscles et, lentement, se dirigea vers la sortie.

– Bon Dieu ! que c'est difficile de prendre des décisions comme ça !

Et il retourna dans la grande pièce qui servait de bureau de réception et de salle d'attente.

Le Manchot savait que son assistant traversait présentement une période cruciale de sa vie. Depuis près d'un an, il habitait avec Yamata. Le couple semblait s'aimer profondément.

Une quinzaine de jours plus tôt, le Manchot, Michel, Yamata et la blonde Candy Varin étaient allés se reposer en Floride. Candy, en observant Michel et sa compagne, avait dit au Manchot : « On dirait deux amoureux en voyage de noces. »

Mais à son retour de Floride, Michel s'était confié à son patron.

– Yamata voudrait qu'on se marie. Plus que ça, elle veut un enfant.

– Tu l'aimes ?

À sa grande surprise, Michel hésita avant de répondre :

– Oui, mais...

– Quand on aime vraiment, Michel, il n'y a pas de mais.

Le grand Beaulac avoua :

– Le mariage, ça me fait peur ! Je suis contre les séparations, les divorces. Quand je me marierai, ce sera pour la vie.

– Et tu hésites à t'engager ?

– C'est ça. Yamata m'épouserait dès demain si je le lui demandais.

Dumont regarda longuement son assistant. Il connaissait bien Michel. Les deux hommes travaillaient en collaboration depuis plus de deux ans.

– Toi, tu me caches quelque chose.

Michel avait pris le temps de s'allumer une

cigarette, de marcher pendant quelques secondes, comme s'il cherchait les mots pour exprimer ce qu'il ressentait.

– Je vais vous poser une question, patron. Avez-vous remarqué Yamata, en Floride, sur la plage ?

Dumont esquissa un sourire.

– Évidemment, je l'ai admirée, comme tous les hommes. Candy, en maillot de bain deux-pièces, je crois qu'elle ferait même tourner la tête aux poissons. Eh bien, laisse-moi te dire que ta Japonaise attirait autant les regards que Candy... elle est plus délicate, toute menue, on dirait une poupée.

Mais Michel lui coupa la parole.

– C'est pas ce que je veux dire, torrieu ! Je parle des hommes avec qui elle se tenait.

– Elle était toujours avec toi.

Michel soupira d'impatience.

– Je le savais, vous n'avez rien vu, rien remarqué. Elle a passé deux après-midi avec des jeunes Japonais. On aurait dit que moi, je ne

comptais plus. Un matin, elle est allée jouer au tennis. Elle a quitté la maison mobile, il était à peine huit heures. Moi, je dormais, elle m'avait laissé une note.

– Je me souviens.

– Mais torrieu ! Je joue, moi, au tennis ! Peut-être pas aussi bien qu'elle, mais je joue quand même. Pourquoi a-t-elle préféré un de ces Jaunes ? Pourquoi me délaisser sur la plage pour se tenir avec eux ?

Le Manchot n'avait pu s'empêcher de rire.

– Tu m'enlèves toute inquiétude, Michel. Tu aimes Yamata comme un fou, tu es jaloux.

Mais il protesta avec véhémence.

– Non, non, vous n'y êtes pas, je ne suis pas jaloux, pas du tout. Mais je constate qu'avec moi, Yamata s'ennuie. Vous savez, nous ne sommes pas de la même race. Parfois nous avons des discussions. C'est difficile à expliquer. C'est une Orientale qui voudrait trop vivre à notre façon. Enfin, je sens qu'il y a un mur invisible entre nous.

Et à la fin de la conversation, il avoua :

– Il m’arrive parfois de regarder les filles, les Blanches, de les désirer, de vouloir faire l’amour avec une femme de ma race. Et pourtant, je tiens à Yamata.

Le Manchot n’avait pu résoudre le problème de Michel.

– C’est toi seul qui dois prendre la décision. Mais si tu hésites trop, ne te marie pas, Michel.

– Yamata va me quitter !

– Donc, elle a posé un ultimatum ?

– Elle veut un enfant et jamais elle n’acceptera d’être enceinte, à moins que nous ne soyons mariés, voilà la situation.

Le Manchot n’avait pas osé s’immiscer dans la vie privée de son collaborateur. C’était à Michel, seul, de prendre la décision. Robert Dumont n’espérait qu’une chose, c’est que Yamata demeure à son emploi le plus longtemps possible.

Elle était devenue secrétaire, un peu par hasard, à la suite du décès subit de Rita Michaud, la toute première secrétaire de l’Agence.

– Je vais vous dépanner, avait dit Yamata au Manchot. Je n’ai pas touché à la machine à écrire depuis déjà quelques années. Je ne serai jamais une parfaite secrétaire.

Mais elle s’était rapidement mise à la tâche. Yamata était très débrouillarde, elle avait beaucoup d’initiative et pouvait prendre de justes décisions quand un problème se présentait.

Le Manchot oublia les ennuis de Michel et de sa compagne et se mit au travail. À dix heures, il avait un rendez-vous important, mais c’était à deux pas des bureaux de l’Agence et son client lui avait dit : « Il faudra faire vite, car je n’ai qu’une demi-heure à vous accorder. »

Aussi, avant de quitter le bureau, Robert Dumont donna ses directives à Yamata.

– Je ne serai pas longtemps absent. Monsieur Mongrain doit arriver à onze heures. Si je ne suis pas de retour, faites-le patienter.

– C’est un nouveau client ?

– Probablement.

– Dans ce cas, je pourrai lui faire remplir

immédiatement notre fiche.

Le Manchot réfléchit. Souvent, ce questionnaire faisait peur à ceux qui demandaient l'aide de l'Agence. Mais Mongrain avait été spécifique au téléphone. Il était envoyé par un avocat, il avait un besoin urgent d'enquêteur.

– C'est ça, Yamata, merci d'y avoir pensé.

Le détective alla à son rendez-vous et lorsqu'il revint à onze heures dix, un homme était assis dans la salle d'attente.

– Monsieur Mongrain, je suppose ?

– Oui, c'est ça.

– Passez dans mon bureau.

Yamata s'avança et tendit à son patron le questionnaire qu'elle avait fait remplir au futur client.

– Assoyez-vous, fit le détective après avoir fermé la porte capitonnée à l'épreuve du son des voix.

Le Manchot contourna son bureau et prit place dans son large fauteuil, offrit une cigarette à

Mongrain qui refusa.

– Un cigare, peut-être ?

– Non, je vous remercie. Ça fait deux ans que j'ai complètement cessé de fumer. Ça n'a pas été facile, je vous l'assure.

Le Manchot esquissa un sourire :

– Je vous admire, moi, je ne fume pas beaucoup, un cigare de temps à autre. On dirait que ça m'aide à réfléchir. Eh bien, si j'avais à choisir entre arrêter de fumer mes cigares et perdre mon autre bras... je crois que je deviendrais manchot des deux bras !

Les deux hommes se mirent à rire. C'était une habitude qu'avait prise le détective de chercher à mettre ses clients à l'aise. Une personne trop tendue ne se confie jamais ou du moins, ne dit pas toute la vérité.

Après avoir allumé son cigare, le Manchot s'appuya sur le dossier de son fauteuil. Les ressorts geignirent, le fauteuil bascula légèrement vers l'arrière. Le détective ferma les yeux et murmura :

– Je vous écoute, monsieur Mongrain.

– Tout d’abord, j’aurais aimé que maître Brébœuf m’accompagne mais il est à la Cour et ne peut se libérer avant deux ou trois heures.

– Si j’ai bien compris, il s’agit d’une disparition ?

– Oui, ma belle-fille, Marylène, qui aura vingt et un ans dans quelques jours. Maître Brébœuf lui a téléphoné ce matin. Hier soir, il a longuement causé avec elle et lui a proposé le mariage... un mariage immédiat, rapide...

– Votre belle-fille est enceinte, je suppose ?

– Oh non ! Je vous expliquerai tantôt. C’est beaucoup plus grave que ça. De toute façon, Marylène avait promis de donner une réponse définitive, ce matin. Brébœuf lui a donc téléphoné, mais elle ne répondait pas. Inquiet, il est passé à son appartement. La voiture de Marylène n’était pas devant la porte. L’avocat a été fort surpris en se rendant compte que la porte de l’appartement n’était pas fermée à clef. Il n’y avait personne à l’intérieur.

Et Mongrain lança :

– Marylène est disparue... et selon moi, elle a été enlevée.

Mais le Manchot, d'une voix calme, demanda :

– Êtes-vous bien certain que ce jeune amoureux n'ait pas sauté trop vite aux conclusions ? Il aime Marylène, dites-vous ? Il attend sa réponse définitive, il croit qu'elle va accepter, il se rend chez elle et parce qu'elle n'est pas là, tout de suite, il conclut au drame.

Mais Mongrain paraissait très pessimiste.

– Si vous connaissiez toute l'histoire vous seriez de mon avis. Maître Brébœuf a fouillé l'appartement. Le lit était défait. Les vêtements de Marylène étaient sur un fauteuil... Je parle de son manteau... Il fait trop frais pour ne sortir qu'en robe... et enfin, près de la porte, sur le tapis, Brébœuf a vu quelques taches et il est persuadé qu'il s'agit de sang. Voyez-vous, monsieur Dumont, il se peut même qu'au

moment où je vous parle, Marylène ait déjà été assassinée.

### III

#### *Le Manchot à des soupçons*

Le détective Robert Dumont appuya sur un bouton et immédiatement son enregistreuse se mit à tourner.

– Racontez-moi toute votre histoire, monsieur Mongrain. Je vais l’enregistrer. Quand on prend des notes, on oublie souvent le plus important.

L’homme d’affaires allait commencer lorsque Yamata sonna son patron. Le détective arrêta le magnétophone et répondit à la secrétaire :

– Voulez-vous prendre les appels, Yamata, je ne veux pas être dérangé, je n’y suis pour personne.

– Bien monsieur. Mais si je vous ai sonné, c’est que maître Brébœuf vient d’arriver. Il dit qu’il est venu rejoindre monsieur Mongrain, alors

j'ai pensé...

– Vous avez bien fait. Faites-le entrer.

En entendant la voix de Yamata annoncer que l'avocat était là, Mongrain s'était levé. Il semblait être très heureux de voir arriver celui qu'il n'attendait pas.

La porte s'ouvrit et Raymond Brébœuf parut. Le Manchot le reconnut aussitôt. Il avait eu l'occasion de croiser ce jeune avocat à plusieurs reprises, mais le nom de Brébœuf ne lui avait rien rappelé.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Vous avez pu vous libérer ? demanda Mongrain.

– Cause remise et celle qui devait passer à une heure a été retardée. Je suis donc libre jusqu'à deux heures environ. J'ai sauté dans ma voiture et me voilà. Vous avez eu des nouvelles de Marylène ?

– Aucune, répondit Mongrain.

– Et madame votre épouse, que pense-t-elle de tout ça ?

– Je n’ai pas osé lui faire part de nos inquiétudes. Je préférerais que nous en parlions avec le détective Dumont avant de la mettre au courant.

– Vous avez bien fait. Je suppose, monsieur Dumont, que l’on vous a raconté ce qui est arrivé ?

– Vaguement, je sais que votre jeune amie, qui est en même temps la belle-fille de monsieur, est disparue. Aussi, je veux connaître tous les détails de cette affaire.

Mongrain retrouva son fauteuil et l’avocat prit place à ses côtés.

– J’allais débiter mon récit lorsque vous êtes entré, expliqua l’homme d’affaires.

– Dans ce cas, allez-y, fit l’avocat. Ensuite, je raconterai ma version des faits. Mais votre récit est beaucoup plus long que le mien. Vous faites mieux de tout dire. Je crois même qu’il faut remonter à la mort de monsieur Cormier.

L’homme d’affaires approuva. Le Manchot remit son magnétophone en marche et Mongrain

commença son récit, un très long monologue, interrompu de temps à autre par quelques questions du Manchot qui désirait obtenir certaines précisions.

– Voilà, maintenant, vous savez tout, monsieur Dumont, fit Mongrain en terminant.

Mais l’avocat prit la parole.

– Puis-je me permettre d’ajouter quelque chose, monsieur Dumont ?

– Certainement.

– Depuis que je connais cette famille, je dois vous dire que la conduite de monsieur Mongrain m’a grandement impressionné. Non seulement il a tout fait pour aider sa belle-fille, pour gagner son amitié, mais il s’occupe également de la fortune de Marylène. Il l’a fait fructifier, grâce à d’excellents placements.

Le Manchot déposa son cigare dans le cendrier et sembla s’intéresser à la cendre qui refusait de tomber. D’une chiquenaude, il mit fin à ce jeu d’équilibre précaire et fier comme quelqu’un qui vient de remporter une victoire, il leva la tête.

– Il y a une chose que je trouve bizarre, fit-il en regardant les deux hommes.

Il se tourna du côté de l’avocat :

– Maître Brébœuf, depuis quand connaissez-vous Marylène Cormier ?

– Depuis près de six mois. Je menais mon enquête auprès d’amis qui travaillent dans le milieu. J’ai plusieurs indicateurs. Un soir, je me suis rendu au club où travaillait Marylène. Je dis « travaillait » car depuis plusieurs semaines, on ne l’emploie plus. Je l’ai tout de suite remarquée. Elle se tenait en compagnie de jeunes voyous, mais quand même, elle n’était pas de la même classe. Elle s’efforçait d’être vulgaire, mais on sentait que ce n’était pas naturel. Alors, nous avons fait connaissance. Au début, ça n’a pas été facile. On se moquait de moi. On disait à Marylène que je recherchais sa compagnie pour lui tirer les vers du nez. Un soir, je suis allé la reconduire à son appartement. Elle avait bu. Elle a voulu que je rentre et j’ai refusé. Je voyais bien qu’elle n’était pas dans son état normal. Elle s’accrochait à moi, elle m’embrassait, elle se

montrait passionnée. « Si tu ne rentres pas, je retourne au club et je m'accroche un gars, n'importe lequel. Tu ne comprends donc pas, j'ai besoin qu'on me fasse l'amour. » Ce soir-là, je ne sais pourquoi, je la giflai durement, la traitant de petite vaurienne. J'étais en colère et je l'ai plantée là, devant la porte de son appartement. Ce n'est qu'une semaine plus tard que je la revis. Elle cherchait à m'éviter. Tous les deux, nous n'osions pas nous parler. Puis soudain, elle est venue vers moi et elle s'est excusée de s'être conduite comme une idiote. « Mais vous n'avez pas à vous excuser, lui ai-je dit, je vous ai giflée. » « Et vous avez bien fait. Les hommes sont tous des idiots, des mous qui ne savent pas dire non. Vous, au moins, vous êtes un homme. » Et à compter de ce moment, nous sommes devenus de bons amis.

L'avocat s'arrêta enfin de parler et un long silence s'établit. Ce fut Mongrain qui le rompit en disant :

– Qu'est-ce que vous trouvez bizarre, monsieur Dumont ?

– Dans le milieu, on savait, maître, que vous étiez devenu l’ami de Marylène. Cette fille a été l’amie de nombreux petits rois de la pègre. Elle sait des choses qui peuvent faire tomber bien des têtes. Ça, on ne l’ignore pas. Alors, pourquoi a-t-on attendu pour procéder à son enlèvement ? On aurait pu la faire disparaître des dizaines de fois.

L’avocat approuva :

– Moi aussi, je me suis posé la question. Aussi, je ne crois pas que ce soit une vengeance de la pègre. Non, quelqu’un a profité du fait que Marylène héritera bientôt d’une très forte somme et qu’elle était un témoin gênant. On l’a enlevée et on réclamera à madame sa mère une très forte rançon. Après que nous nous fûmes séparés, hier soir, Marylène est sortie.

– Comment le savez-vous ?

– J’ai des amis qui m’ont renseigné. Marylène s’est rendue au club, elle a bu passablement, on a même voulu la mettre à la porte. Elle a dû retourner à son appartement.

– Elle avait sa voiture ?

– Non. Quand elle ne se sent pas bien, elle ne se sert jamais de son automobile, fit l’avocat.

Mongrain prit la parole à son tour.

– Moi, je lui ai déconseillé à plusieurs reprises de conduire. Un soir, elle m’a téléphoné, elle voulait que j’aie l’aider à faire démarrer sa voiture. Elle avait perdu ses clefs. Il était rare qu’elle me demandait des services. Il fallait qu’elle soit ivre et c’était le cas.

– Vous avez pu la dépanner ?

– Oh non, moi, la mécanique, vous savez... mais je suis allé la chercher dans ma voiture pour la conduire à son appartement et je lui ai conseillé de cacher une seconde clef sous le capot. Comme ça, si jamais ça lui arrivait encore, elle pourrait se débrouiller.

L’avocat reprit :

– Donc, après mon départ, elle est allée au club. Elle a fait savoir à tout le monde qu’elle allait m’épouser. Mettez-vous à la place de ces jeunes voyous qui ont préparé leur coup. Ils savent fort bien que si j’épouse Marylène, ils

n'auront plus aucune chance de l'enlever et de toucher le magot. Alors, ils ont décidé de procéder immédiatement et, selon moi, monsieur Mongrain recevra la demande d'usage. Versez une très forte somme, ne prévenez pas la police, autrement, il arrivera malheur...

Le Manchot se leva, arrêta le magnétophone, reprit son cigare, le ralluma, fuma lentement en se promenant de long en large dans la pièce.

– Évidemment, ce que vous dites a un certain sens. Il y a également un autre point de vue. Dans quelques jours, Marylène aura vingt et un ans et touchera près d'un demi-million de dollars. C'est une somme intéressante, n'est-ce pas ? S'il lui arrive quelque chose, monsieur Mongrain, qui touchera cette somme ?

L'homme d'affaires pâlit.

– Ma femme, mais je vous jure, monsieur Dumont...

Le détective l'arrêta et poursuivit son idée.

– Votre belle-fille est recherchée par la pègre qui veut l'empêcher de témoigner. Alors, vous

profitez de cette chance unique, vous... ou encore votre épouse...

Brébœuf se mit à rire.

– Monsieur Mongrain aurait enlevé sa belle-fille ?

– Pourquoi pas ? dit l’homme d’affaires. Plus tard, je tuerai Marylène et ma femme héritera d’un demi-million. Comme nous sommes mariés en séparation de biens, moi, ça ne me rapportera absolument rien.

– À moins que votre épouse ne meure à son tour, ricana le Manchot.

– C’est ça, et vous oubliez maître Brébœuf qui aime Marylène et qui apprendra peut-être la vérité. Lui aussi, il faudra que je le tue. Enfin, j’ai fait la bêtise d’engager le fameux détective privé le Manchot. Il a toute une équipe d’hommes. Eux aussi peuvent être sur la bonne piste. Il me faudra donc faire le nettoyage. Je deviendrai le Barbe-Bleue des temps modernes ou encore le Landru de ce siècle.

Le Manchot, en souriant, retourna à son

bureau.

– Où étiez-vous, hier soir ou encore, la nuit dernière ?

– J’ai discuté toute la soirée avec des hommes d’affaires, puis nous sommes allés prendre un verre. Quand je suis arrivé à la maison, Lucienne ne dormait pas, elle m’attendait. Si vous désirez des noms, je puis vous en fournir plusieurs.

Le détective écrivit quelques notes, puis leva la tête pour dire :

– Avouez, monsieur Mongrain, que votre épouse et vous, vous êtes quand même les suspects numéro un.

L’homme d’affaires ne protesta pas. Il acceptait même le raisonnement du Manchot comme une blague.

– Votre épouse a été seule durant toute la soirée, n’est-ce pas ? poursuivit le détective.

Cette fois, Mongrain devint nerveux.

– Dites donc, Dumont, vous êtes sérieux, que diable ?

– Je suis toujours sérieux. Pour moi, tous ceux qui sont mêlés de près ou de loin à une affaire sont tous des suspects.

– Je vois que vous ne connaissez pas ma femme.

L’avocat Brébœuf approuvait l’homme d’affaires,

– Madame Mongrain est déjà passablement riche, elle adore sa fille. Ça prendrait une mère dénaturée pour projeter l’assassinat de sa fille et s’emparer de sa fortune.

Puis, voulant sans doute faire bifurquer la conversation, il demanda :

– Moi, vous me soupçonnez également ?

– Pourquoi pas ? répondit le Manchot en fixant l’avocat dans les yeux.

Contrairement à l’homme d’affaires, le jeune avocat bondit de son siège :

– Je me demande bien pourquoi je m’attaquerais à la femme que j’aime ? Je lui ai proposé le mariage, hier soir.

Le Manchot se cala dans son fauteuil et fit mine de prendre un journal.

– Quels beaux titres, n'est-ce pas ? « L'avocat de la couronne voulait épouser un témoin important. La pègre enlève la jeune fille. » Et quelques jours plus tard : « Marylène Cormier, grâce à son amoureux, maître Brébœuf, est délivrée de ses ennemis et témoignera à l'enquête sur le crime commercialisé. » Quel beau coup pour un avocat qui veut se faire un nom. Il conseille même au beau-père de la jeune fille d'engager le détective privé, le Manchot. Il faut qu'il y ait de la publicité autour de cette affaire. C'est le plus important procès de sa carrière.

Brébœuf, d'une voix blanche, cherchant à maîtriser sa colère, demanda :

– Et selon vous, j'aurais caché Marylène quelque part ?

– Oui, probablement dans un hôpital privé où on lui fera subir une cure de désintoxication. Il ne faut pas prévenir la police. Ils ont des moyens de recherches extraordinaires. C'est pour ça que vous conseillez à monsieur Mongrain de

n'engager qu'un détective privé. C'est beaucoup plus sûr. Un jour, juste avant le procès, l'héroïne, sauvée par son ami, nous apparaîtra en pleine forme. Quel beau roman, quelle belle histoire... un avocat dont l'épouse touchera un demi-million peut bien se payer les services du Manchot... surtout si c'est son beau-père qui paie.

L'avocat perdit son calme.

– J'en ai assez ! Je regrette de vous avoir recommandé monsieur Dumont. Partons d'ici. Je crois que nous avons perdu assez de temps.

Mais Mongrain conservait son calme. Il avait même le sourire aux lèvres.

– Eh bien moi, Raymond, je ne suis pas de votre avis. Monsieur Dumont me plaît énormément. Parlez-moi d'un enquêteur qui envisage toutes les facettes d'une affaire. Qui sait, il a peut-être vu juste.

– Quoi ? Vous me soupçonnez d'avoir monté ce coup ? s'écria l'avocat, blême de rage.

– Je dis tout simplement que c'est possible, tout comme ma femme, si je ne la connaissais pas

si bien, aurait pu faire enlever sa fille et payer un tueur à gages afin de toucher l'héritage.

Se penchant vers le Manchot, il ajouta :

– Combien demandez-vous pour vos services ? Je veux que ça bouge. Mettez toute votre équipe sur cette affaire.

Il sortit un carnet de chèques de sa poche.

– Le montant importe peu. Si Lucienne était ici, elle approuverait mon attitude. Mais c'est moi et moi seul qui paierai. Je suis capable de le faire.

Brébœuf jeta un coup d'œil à sa montre.

– Faites comme vous l'entendez, monsieur Mongrain, mais moi, je dois me rendre à la Cour. Il ouvrit la porte pour sortir.

– Nous nous reverrons sans doute, lui dit le Manchot, surtout si j'accepte d'enquêter pour le compte de monsieur Mongrain.

L'avocat partit sans rien ajouter. Sitôt que la porte se fut refermée, l'homme d'affaires murmura :

– Je crois que vous avez touché une corde

sensible, monsieur Dumont.

– Possible. D’un autre côté, j’ai beaucoup entendu parler de Brébœuf, surtout depuis ces derniers temps. Il a décidé de livrer une lutte sans merci à la pègre. Plusieurs ne le croient pas sincère. On l’attaque de tous les côtés. Ce jeune homme a les nerfs à fleur de peau. S’il aime sincèrement votre fille, il n’est guère surprenant qu’il se soit offusqué lorsque j’ai laissé croire qu’il avait pu monter le coup.

Mongrain esquissa un sourire.

– J’ai compris, vous ne le croyez pas du tout coupable.

– Je n’ai pas dit ça. Et si vous tenez à m’engager, vous vous rendrez compte, monsieur Mongrain, que je ne vous ménagerai pas, ni vous ni votre épouse.

L’homme d’affaires conserva son calme.

– Quand on n’a rien à se reprocher, on ne craint pas les enquêtes.

Le Manchot retourna à son bureau. Il mit Mongrain au courant des conditions monétaires

pour retenir les services de l'Agence.

– Soyez assuré que nous ne négligerons rien pour vous donner entière satisfaction. S'il le faut, nous travaillerons à plusieurs sur cette affaire. Mais il faudra que vous coopériez avec nous dans le domaine du possible.

– Je ne demande pas mieux.

– Tout d'abord, je veux savoir où demeurerait votre belle-fille, le numéro de son appartement et le moyen d'y pénétrer sans attirer l'attention.

Mongrain le coupa :

– Pour ça, je ne puis guère vous être utile. Nous ne possédons pas la clef de l'appartement de Marylène.

– Nous nous débrouillerons. Vous allez me dresser une liste de ses amis. Vous avez dit tantôt que vous aviez mené une enquête sur les agissements de Marylène, que vous saviez qu'elle prenait de la drogue, vous avez parlé d'une boîte de nuit où, semble-t-il, elle a travaillé... Vous allez me dresser une liste de tout ça, le plus tôt possible.

Et sans donner une chance à Mongrain de répondre, le Manchot enchaîna :

– Si Marylène a été enlevée, on exigera probablement une rançon et c'est avec vous ou avec votre femme que les ravisseurs communiqueront. Il faudra me mettre au courant le plus tôt possible.

– Je vous téléphonerai.

– Oui, mais pas de chez vous ou de votre bureau. Si nous avons affaire à une bande organisée, ils peuvent surveiller tous vos appels. Vous me téléphonerez d'une cabine.

– Et si vous n'êtes pas à votre bureau ?

– Ma secrétaire sait toujours où me rejoindre. Vous pouvez vous mettre au travail tout de suite ?

Mongrain le regarda, surpris.

– Au travail ? Je ne comprends pas.

– Rédigez cette liste dont je vous ai parlé. Inscrivez tous les noms qui peuvent vous passer par la tête, les adresses, enfin tout ce que vous savez. Je vous laisse quelques instants, je vais

préparer le contrat. Vous êtes prêt à me verser un acompte ?

– Certainement.

Et l'homme d'affaires signa un chèque.

– Voici un bloc-notes, un stylo et écrivez plus que moins. Quand il s'agit d'une affaire du genre, nous n'avons jamais trop de détails.

Le Manchot sortit du bureau, transmit des ordres à Yamata qui immédiatement se mit à taper un contrat à la machine.

– Candy est dans son bureau ?

– Oui, elle vient à peine d'entrer. Le Manchot frappa à la porte et lorsqu'il entendit la statuesque blonde demander :

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Tu es libre ?

– Oui, Robert, entrez.

– Quelque chose de spécial sur ton agenda ?

– Pas du tout, je m'ennuie à mourir. Landry m'a demandé d'aller rendre visite à quelques clients qui ont retenu les services de nos agents

de sécurité et qui tardent à payer. Mais ça peut attendre.

– Dans ce cas, ne t'éloigne pas. Possible que j'aie besoin de toi. Une affaire nouvelle. Nous ne serons pas trop de deux pour enquêter.

Candy voulut poser des questions, mais le Manchot l'en empêcha.

– Tantôt, nous irons dîner ensemble et je te raconterai tout. Tiens, attends, j'ai une idée.

Rapidement, il sortit du bureau de Candy, traversa la salle d'attente et entra dans l'appartement qui lui était réservé.

– Ne vous dérangez pas, monsieur Mongrain, j'en ai pour un instant.

Le Manchot enleva la bobine qui se trouvait sur son enregistreuse et quelques secondes plus tard, il la remit à Candy.

– Tiens, écoute cette conversation. Ça va te donner une idée générale de l'affaire, nous en discuterons au restaurant.

Robert Dumont allait retourner auprès de Mongrain lorsque Yamata lui fit un signe.

– C’est pour vous, dit-elle, maître Brébœuf.

Le Manchot prit immédiatement le récepteur des mains de sa jolie secrétaire.

– Ici Robert Dumont.

– Je m’excuse pour tantôt, fit l’avocat. J’ai agi en idiot en m’emportant. Comme j’étais près de mon bureau, j’y suis passé pour prendre mes messages. Un jeune garçon a livré une lettre vers dix heures trente. C’est un message des ravisseurs. Aucune erreur possible. Marylène a été enlevée et les ravisseurs exigent une rançon de cent mille dollars.

## IV

### *Un allié imprévu*

Le Manchot avait demandé l'adresse du bureau de maître Raymond Brébœuf.

– Ne bougez pas, nous y allons immédiatement.

Il raccrocha, entra rapidement dans le bureau de Candy. Elle écoutait l'enregistrement.

– Arrête ça, tu viens avec nous.

Et sans donner plus de détails, il alla prévenir Mongrain qu'il y avait du nouveau, qu'enfin les ravisseurs avaient donné signe de vie.

– Ça réduit énormément les suspects, maintenant. La pègre ne demanderait pas cent mille dollars. Si elle avait capturé Marylène, on l'aurait tout simplement supprimée, dit Mongrain. Moi, je suis persuadé que ce sont les

jeunes motards, avec qui elle se tient, qui ont organisé le coup.

Le Manchot songea :

« Et Marylène est peut-être de complicité avec eux. Ce cent mille lui permettra d'attendre patiemment le jour de ses vingt et un ans. »

Mais il n'osa pas révéler sa pensée au beau-père de la jeune fille.

Lorsque les deux hommes passèrent dans la salle d'attente, Candy les attendait. Le Manchot fit rapidement les présentations. Le détective donna à son assistante l'adresse du bureau de maître Brébœuf.

– Prends ta voiture, tu pourrais en avoir besoin s'il nous faut agir rapidement. Nous nous retrouverons là-bas.

Dix minutes plus tard, le trio était arrivé à destination. Brébœuf tendit l'enveloppe et la lettre au Manchot.

On avait découpé des mots dans un journal et on les avait collés pour écrire le message. Par contre, l'enveloppe était adressée à la main, mais

en caractères d'imprimerie. C'était écrit simplement « RAYMOND BRÉBŒUF – PERSONNEL ».

Le Manchot lut le message à haute voix.

– Si vous voulez sauvé... sauvé avec un accent aigu, ajouta le détective. Celui qui a préparé ce message connaît mal son français...

– À moins qu'il n'ait pu trouver un « r » fit Candy.

Le détective poursuivit la lecture du message.

– Si vous voulez sauver celle que vous aimez, procurez-vous cent mille dollars en petites coupures. Nous communiquerons avec vous ou avec monsieur Mongrain pour « fixé » le rendez-vous.

Le Manchot souligna la seconde faute d'orthographe, puis il tendit la lettre à Candy.

– Garde ça avec toi. C'est très important.

Brébœuf, nerveusement, consultait souvent sa montre-bracelet.

– Il va falloir que je parte, si je veux dîner. Il me faut être à la Cour...

– Allez, maître, dit le Manchot. Nous n’avons pas besoin de vous. J’aimerais cependant poser quelques questions à votre secrétaire. Monsieur Mongrain, avez-vous terminé la liste que je vous ai demandée ?

– Presque... enfin, j’ai écrit tout ce dont je me rappelle, mais il est possible que j’aie oublié certains détails.

– Vous la continuerez chez vous. Retournez immédiatement auprès de votre épouse. Il est grandement temps de la mettre au courant de la situation. Ne bougez pas de votre demeure. Les ravisseurs ne sont pas des idiots, ils savent fort bien qu’il est excessivement difficile d’entrer en communication avec un avocat occupé comme maître Brébœuf. Prévenez votre bureau que vous ne bougez pas de votre demeure et sitôt que les ravisseurs auront pris contact avec vous, avertissez maître Brébœuf !

Brébœuf et Mongrain partirent en même temps. Le Manchot et Candy allèrent trouver la secrétaire. Ce fut Dumont qui posa la première question.

– Pouvez-vous nous décrire le jeune homme qui est venu livrer cette lettre, ce matin ?

– C’est un petit garçon d’une dizaine d’années, dit-elle, il doit habiter le quartier. Il m’a dit qu’un homme lui avait donné un dollar pour qu’il vienne porter cette enveloppe.

Candy demanda :

– Vous dites que ce petit garçon habite sans doute le quartier. Vous l’avez déjà vu ?

– Non. Je ne l’ai pas très bien regardé. J’étais occupée à prendre un message téléphonique. Il a déposé l’enveloppe sur le comptoir et est parti aussitôt. Je ne pourrais même pas le reconnaître.

– Il y a longtemps que vous travaillez pour maître Brébœuf ?

– Près de trois ans, répondit la secrétaire, un peu surprise par cette question.

– Et évidemment, poursuivit le Manchot, vous tenez à conserver votre emploi. Mais si vous avez des ennuis avec la justice, mademoiselle, maître Brébœuf ne pourra vous garder.

La jeune secrétaire ne comprenait absolument

rien à ce que lui disait le Manchot.

– Mais pourquoi aurais-je des ennuis avec la justice ? Je n’ai rien à me reprocher.

– Alors, dites la vérité !

Cette fois, elle haussa le ton de sa voix. Elle commençait à perdre patience.

– Mais, quelle vérité ?

– Vous avez inventé cette histoire du jeune garçon, n’est-ce pas ? C’est maître Brébœuf qui vous a fait la leçon ?

Elle devint rouge comme si elle avait passé des heures au soleil.

– Vous n’êtes pas gêné, monsieur, de me traiter de menteuse. Vous n’auriez jamais osé dire ça en face de maître Brébœuf. Pourquoi vous aurais-je menti ? J’ignore ce que contenait cette lettre. C’est un jeune garçon qui est venu la livrer, un point, c’est tout. Maintenant, je vous demanderais de bien vouloir quitter ce bureau.

Le Manchot lança un clin d’œil à Candy.

– Merci pour votre coopération, mademoiselle.

Sitôt la porte franchie, le détective se tourna vers son assistante.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

– Je ne comprends pas votre attitude, Robert. Pourquoi avoir traité cette fille de menteuse ? Vous l'avez mise dans tous ses états. Il est clair qu'elle nous avait dit la vérité.

Le détective était d'accord avec Candy.

– Mais je voulais quand même m'en assurer. Cette secrétaire a fait une colère, mais c'est tout. Quelqu'un qui se fait prendre en flagrant délit de mensonge bafouille, tremble souvent, enfin, il se trahit toujours dans son comportement.

Ils allèrent s'installer dans un restaurant du quartier, commandèrent leur repas, puis le Manchot demanda à la jolie blonde si elle avait eu le temps d'écouter l'enregistrement en entier.

– Non, pas au complet, mais quand même, j'ai une bonne idée de l'affaire. Vous pensiez que maître Brébœuf avait préparé l'enlèvement de Marylène Cormier ?

– C'est une éventualité. Il aurait pu écrire cette

lettre et mettre sa secrétaire dans le coup.

Tout en mangeant, le Manchot consulta la liste qu'avait dressée Mongrain.

– Je crois que je recherche un peu trop les complications, dit enfin le détective. Il est fort possible que ce soit une simple histoire d'enlèvement. Des jeunes savent que Marylène deviendra riche un jour et on décide de l'enlever avant qu'elle ne touche cette fortune. Ils sont sûrs que ses parents n'hésiteront pas à payer.

Et il ordonna à son assistante.

– Sitôt que nous aurons terminé notre repas, rends-toi chez les Mongrain. Interroge la mère de Marylène. Reste avec eux le plus longtemps possible car les ravisseurs vont sûrement communiquer avec les parents. Si tu es là, il faudra gagner du temps. Ils demandent cent mille dollars en billets. Ce n'est pas facile à trouver. Que monsieur Mongrain dise qu'il ne pourra obtenir cet argent avant demain et tard dans la journée. Ça va me donner le temps d'enquêter. J'ai une dure journée devant moi.

Lorsque le repas fut terminé, le couple se sépara. Candy se rendit chez les Mongrain et le Manchot se dirigea vers l'appartement de Marylène.

« Dans la majorité de ces maisons à appartements, c'est un jeu d'enfant que de faire jouer les serrures. »

Et il ne mit que quelques secondes avant de pénétrer dans l'appartement. Tout de suite, le Manchot examina le tapis.

« Brébœuf a raison, ce semble être du sang. »

Le Manchot sortit de sa poche un canif et un tube en verre. Il gratta la tache et avec la lame de son couteau, glissa dans le tube ce qu'il put détacher du tapis.

Puis, il se mit en frais d'examiner l'appartement de fond en comble. Sur un fauteuil, traînait le manteau de Marylène. Elle avait dû le jeter là en entrant dans la pièce.

Le lit n'était pas défait, mais on pouvait voir l'empreinte laissée, sur le couvre-pieds et sur l'oreiller, par le corps de la jeune fille.

Le détective inspecta la garde-robe. Marylène ne possédait que peu de vêtements. Sur un cintre un imperméable pendait.

« Elle n'a sûrement pas d'autres manteaux. Et à ce temps-ci de la saison, les nuits sont beaucoup trop fraîches pour sortir en robe. »

Il fouilla chacun des tiroirs mais n'y trouva absolument rien d'intéressant. Ordinairement, les jeunes filles comme Marylène possèdent toujours un carnet contenant des noms et des numéros de téléphone.

« Ce calepin devait être dans son sac. »

Si les ravisseurs avaient également volé sa voiture, ils avaient dû s'emparer de son sac pour y prendre ses clefs car il n'y avait absolument rien dans les poches de son manteau.

Plus d'une heure s'était écoulée et le Manchot n'avait absolument rien découvert. Le détective détestait perdre son temps. Il consulta la liste dressée par Mongrain. Elle contenait le prénom de certains amis de sa belle-fille, mais aucune adresse.

« Je vais être obligé d'attendre le soir afin de me rendre au club de nuit Scandale ».

Le Manchot connaissait cette boîte de nom. On y dansait le disco. C'était le lieu de rendez-vous de plusieurs adolescents.

Le détective allait quitter l'appartement lorsqu'il entendit une sonnerie résonner dans l'appartement. Quelqu'un se trouvait à l'entrée et désirait voir Marylène.

Rapidement, le Manchot se rendit dans le petit vestibule. Il avait vu un récepteur accroché au mur et ce n'était pas un appareil téléphonique. Quand un visiteur sonne, on décroche le récepteur et on demande à la personne de s'identifier. Ensuite, vous appuyez sur un bouton, placé près de l'appareil et, aussitôt, un signal se fait entendre à l'entrée qui permet au visiteur de pénétrer à l'intérieur de la maison à appartements. Le détective savait fort bien que ces systèmes d'électrophone possédaient des haut-parleurs de qualité inférieure. On y reconnaît difficilement les voix et souvent il y a de l'interférence.

Robert Dumont n'hésita pas, il décrocha le récepteur, plaça sa main devant l'appareil et le mit au bout de son bras. D'une voix très claire, il lança un simple « oui ».

– Marylène, c'est moi Gerry ! fit une voix dans le récepteur.

Sans répondre, le Manchot appuya sur le bouton actionnant le système qui permettait à la porte de s'ouvrir. Il se plaça contre le mur. Quand il ouvrirait, le battant le cacherait. Il sortit immédiatement son revolver et attendit.

Au bout d'une dizaine de secondes, il entendit le bruit de l'ascenseur, puis celui des pas dans le corridor. On frappa à la porte. Le Manchot ouvrit aussitôt.

L'homme qui entra portait des bottes, des pantalons et un veston en cuir. Il avait un énorme casque comme en possèdent les motards.

– Ne bougez pas, ordonna le Manchot.

Il referma la porte.

– Christ ! Qu'est-ce qui se passe ? lança l'homme.

– Avancez, fit le détective. Placez vos mains sur votre casque. Obéissez, plus vite que ça.

Il le fit appuyer contre le mur, les mains à plat, les jambes écartées. Le Manchot glissa son revolver dans sa main gauche, cette prothèse qui pouvait facilement tenir et serrer les objets. De sa main droite, il fouilla rapidement le visiteur. Il ne possédait qu'un couteau à cran d'arrêt, mais cette arme pouvait être très efficace pour quelqu'un qui savait s'en servir.

– Maintenant, enlevez votre casque pour que je puisse voir votre figure.

Le motard obéit. Enfin, le détective le fit se retourner. L'homme n'avait pas beaucoup plus que vingt ans. Ses cheveux étaient noirs, une épaisse moustache couvrait une partie de sa bouche. Il était légèrement plus petit que le détective.

– Qui êtes-vous ? demanda le jeune homme d'une voix nerveuse mais qu'il s'efforçait de rendre dure.

– C'est moi qui pose les questions. Qu'est-ce

que tu veux à Marylène ?

– Ça ne te regarde pas O.K. « man » ?

Le Manchot avait souvent fait face à ces jeunes durs. Il savait comment les traiter. Quand ils sont, en bande, ces motards sont capables de tout, mais seuls, ils deviennent des poltrons. Il lui donna une gifle retentissante, laissant l’empreinte de ses doigts sur la joue du jeune.

Sans perdre une seconde, le détective glissa son revolver dans sa main droite et avant même que le motard puisse se ressaisir, il l’agrippa à l’avant-bras avec sa prothèse, cette main artificielle qui développait plusieurs fois la force naturelle de toute autre main.

Le garçon poussa un cri de douleur.

–Lâchez-moi ! Vous me cassez le bras ! Vous êtes fou, Christ !

– La prochaine fois, quand je te poserai une question, sois un peu plus poli, dit le Manchot en desserrant son étreinte. Je t’ai demandé ce que tu désirais.

– Voir Marylène, c’est tout. Demain, on doit

faire une promenade avec un groupe et elle avait promis de m'accompagner. Et vous, qui êtes-vous ?

– Un ami de Marylène.

– Qu'est-ce que vous faites chez elle ?

Le Manchot resserra légèrement l'étreinte et le jeune homme grimaça.

– T'as mal compris, c'est moi qui pose les questions. Marylène m'a téléphoné, tard hier soir, raconta le Manchot, après être allée au club. Des amis sont venus la chercher, mais voilà, elle n'est pas revenue. Tu étais avec ces amis-là la nuit dernière ?

– Non, vous pouvez vous informer au « Scandale ». Quand Marylène est partie, j'étais là et j'ai pas quitté l'endroit avant trois heures du matin. J'attendais Loulou, la barmaid. On est partis ensemble.

– Ton nom ?

– Gerry !

– Tu sais avec qui Marylène est partie ?

– Je m’en doute. Si elle a dit vrai, hier soir, elle est allée se marier avec l’avocat Brébœuf. Remarquez que moi, j’ai pas cru un mot de ce qu’elle disait, autrement, je serais pas venu pour la voir.

Le Manchot le fit asseoir dans un des fauteuils du petit salon.

– Tu connais quelqu’un qui en veut à Marylène ?

Gerry ne répondit pas.

– Tu veux que je te serre le bras encore une fois ?

– Non ! Non ! Il y en a beaucoup qui voudraient la voir disparaître. Elle est devenue gênante. Non seulement elle ne peut plus payer sa drogue, mais elle parle trop. Et puis, y a pas personne qui aime à la voir sortir avec l’avocat Brébœuf. Lui, un beau jour, il va se retrouver avec une balle dans la tête.

Pendant qu’il parlait, le jeune homme avait les yeux fixés sur la main gauche du détective.

– Je l’ai, s’écria-t-il soudain. Je le savais bien

que j'avais déjà vu votre photo quelque part. Votre main gauche... c'est pas une vraie main. Vous êtes le Manchot, le détective privé.

– Félicitations, tu as un bon esprit d'observation, Gerry. Alors, si tu as entendu parler de moi, tu dois savoir que j'aime pas perdre mon temps et que ceux qui ont affaire à moi s'en souviennent s'ils ne veulent pas coopérer.

Le nom de Robert Dumont n'était plus à faire dans les milieux de la pègre. Non seulement on le craignait, mais on le respectait également. On disait de lui qu'il avait autant d'amis dans la mafia que dans les corps policiers.

– Je voulais parler avec Marylène, j'étais certain de la trouver ici. Mais voilà, elle est partie, elle semble être nulle part, dit le Manchot.

Gerry se leva. Maintenant qu'il avait pu identifier celui à qui il faisait face, il ne semblait plus le craindre.

– J'vais vous passer un tuyau. Questionnez l'avocat Brébœuf, il est probablement le seul à

savoir où se trouve Marylène. Il veut la faire témoigner à sa fameuse enquête, alors il a compris qu'il était mieux de la cacher.

– C'est maître Brébœuf lui-même qui m'a demandé de retrouver Marylène.

Cette phrase parut surprendre Gerry.

– Si vous dites vrai, Marylène peut bien être disparue pour toujours. Moi, je l'avais prévenue, je lui avais dit de ne plus voir l'avocat. Mais elle ne faisait qu'à sa tête. C'est vrai qu'elle va hériter d'un demi-million à vingt et un ans ?

– C'est l'exacte vérité !

Le jeune motard poussa un sifflement.

– Je comprends l'avocat. Si j'étais à sa place, je ferais la même chose. Un demi-million, c'est pas de la petite bière, on crache pas là-dessus. Vous vous êtes demandé à qui reviendrait l'argent si Marylène disparaissait ?

– Ne crains rien, tu ne me montreras pas de quelle façon on doit mener une enquête.

Gerry était loin d'être bête. Son cerveau travaillait à une vitesse accélérée.

– Si moi, je vous aidais à la retrouver, y aurait-il une récompense ?

– Sûrement.

– Combien ?

– Ce n'est pas à moi de fixer les montants, D'ailleurs, tout dépend des renseignements que tu pourras me révéler.

Il s'approcha du Manchot et lui toucha l'épaule comme s'il avait été un vieil ami.

– En venant ici, ce midi, je pense vous avoir prouvé que je ne savais pas que Marylène était disparue. Pas vrai ? On pourrait travailler ensemble, tous les deux. Moi, j'ai des amis dans le milieu. Au « Scandale » je pourrais questionner sans attirer l'attention, tandis que si vous, vous allez là-bas, on va vous reconnaître tout de suite et il y a sûrement des gens qui ne vous aiment pas la face.

Le Manchot n'avait pas à hésiter. Il accepta immédiatement l'offre de Gerry. De toute façon, le motard l'avait reconnu et, dans le milieu, on ne tarderait pas à savoir que Robert Dumont

s'occupait du cas de Marylène.

« Gerry peut tenter de me lancer sur une fausse piste, mais je m'en rendrai compte. Peu important les renseignements qu'il m'apportera, ça pourra m'être utile. »

Le jeune motard demanda :

– À mes meilleurs amis, j'peux leur dire que je travaille pour le Manchot ?

– À ta place, je me tairais.

– Mais...

– Oh, je comprends, vis-à-vis tes amis, tu aurais l'air d'un type important. Mais as-tu pensé à ceux qui me détestent ? Tu sais qu'on n'aime pas les indicateurs dans le milieu. Tu dois savoir de quelle façon on les traite ?

Gerry protesta :

– Oui, mais donner des renseignements à vous, c'est pas comme à la police. Moi, j'dirais pas un mot aux flics. À vous, c'est différent. Les chiens sales de policiers cherchent à tout nous mettre sur le dos. On nous accuse même quand on n'a rien fait. Vous, c'est pas la même chose. Tout le

monde dit que vous êtes dur avec les criminels, mais que vous êtes juste.

Le Manchot lui mit sa main gauche sur son avant-bras.

– Je pardonne difficilement à ceux qui se disent mes amis et qui me trompent.

Il appliqua une légère pression.

– Tu comprends ce que je veux dire ?

– Oui, oui, fit-il en se secouant le bras pour y rétablir la circulation du sang.

Puis, d'un air hésitant, il demanda :

– J'peux récupérer mon couteau ?

Le détective jeta un coup d'œil à l'arme du jeune homme.

– Tu sais que c'est très dangereux, un couteau comme celui-là ?

– Tous les gars en ont un. Moi, je ne m'en suis jamais servi pour me battre. Mais si jamais on est attaqués par une autre bande de motards, faut bien être capables de se défendre.

– Si j’étais de la police officielle, je te le confisquerais.

Il lui remit son couteau, mais il surveillait le jeune homme étroitement. Tout le temps qu’avait duré la conversation, le Manchot n’avait pas lâché son revolver. Lorsque Gerry eut remis le couteau dans sa poche, le détective l’imita en remplaçant son arme dans l’étui qui pendait à son épaule.

De son porte-monnaie, le Manchot sortit une carte de visite.

– Tu peux téléphoner à ce numéro, nuit et jour. C’est ma secrétaire, ou mon service téléphonique, qui répondra. Tu t’identifieras et tu diras où je peux te rejoindre.

Gerry avait maintenant le sourire aux lèvres.

– Si on retrouve Marylène, si elle est tombée dans les pattes des gars du milieu et qu’on la sauve, vous lui direz que je vous ai aidé ?

– Pourquoi ? Marylène t’intéresse ?

– Plus ou moins... c’est une belle fille puis elle fait bien l’amour en maudit. À part de ça, vu

qu'elle va devenir riche, ça la rend bien plus intéressante. J'ai peut-être l'air cave, mais je le suis pas.

Le Manchot se dirigea vers la porte de sortie.

– Un petit conseil, Gerry. Ne questionne pas trop ouvertement. Moi-même, j'ignore où se trouve Marylène. Ne te montre pas trop curieux. Dis-moi, parmi ta bande, tu es le préféré de la fille ?

– Vous voulez dire son ami attiré ? Marylène a pas d'ami régulier. Un soir, c'est avec un, le lendemain, un autre. À mon avis, y a pas un gars de la gang qui a pas couché avec elle.

Ça ne pouvait pas mieux éclairer le détective sur l'attitude et la conduite de Marylène. Gerry continua :

– Quand il ne lui restait plus d'argent et qu'il lui fallait de la drogue, on pouvait lui demander n'importe quoi.

– Il y a longtemps que tu la connais ?

– Un bon bout de temps. Au début, elle était pas comme ça. Même que parfois, elle jouait

à la grande dame, fallait pas lui parler. Elle se tenait même avec des grands patrons. Mais elle prenait trop de drogue. Faut savoir se contrôler. J’peux partir ?

– Oui. Ne t’attarde pas devant la maison et ne reviens pas ici. La police va peut-être s’occuper de cette affaire et tu t’attirerais de nombreux ennuis.

Le détective voulut ouvrir la porte.

– Une seconde, fit Gerry, j’peux vous serrer la main ?

C’était enfantin, mais pour ce jeune motard, ce semblait être un grand honneur.

Le Manchot lui tendit la main droite.

– Non, fit Gerry, pas celle-là... l’autre.

Il toucha la prothèse du Manchot.

– On dirait presque de la véritable peau. C’est vrai que vous pouvez tuer rien qu’à serrer avec cette main-là ?

– Souhaite seulement que je n’aie pas à te le prouver.

Le détective fit sortir le jeune homme. Quelques secondes plus tard, il allait le suivre lorsqu'il entendit le « bip-bip » de l'appareil qu'il portait dans la poche supérieure de son veston. Il lui fallait se mettre en communication avec son bureau, le plus tôt possible.

Il sortit rapidement de la maison à appartements, monta dans sa voiture et décrocha le récepteur de son appareil téléphonique. Il composa le numéro de l'Agence.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a, Yamata ?

– Candy vient tout juste de téléphoner. Elle veut que vous la rejoigniez chez monsieur Mongrain.

– Tu as le numéro ?

– Oui.

La Japonaise le donna et le détective appela sur-le-champ chez l'homme d'affaires. Il reconnut la voix de Mongrain.

– Ici Robert Dumont, passez-moi mademoiselle Varin.

– Un instant.

Candy vint à l'appareil.

– Les ravisseurs ont téléphoné, Robert. Ils voulaient l'argent immédiatement. Ils ont menacé de tuer Marylène. Monsieur Mongrain leur a expliqué qu'il ne pouvait rassembler les cent mille dollars tout de suite. Mais on lui a donné jusqu'à neuf heures, pas une minute de plus. On doit le rappeler pour fixer le rendez-vous.

– Mongrain croit-il pouvoir trouver l'argent ?

– Une partie. On lui a bien recommandé de ne pas mêler la police à l'histoire. On lui a dit que sa maison était surveillée, l'appartement de Marylène également. Les ravisseurs ont ajouté que l'avocat Brébœuf était la seule autre personne au courant de l'enlèvement.

– Dis à monsieur Mongrain de ramasser le plus d'argent possible. Il ne se passera absolument rien avant ce soir. Tu as pu questionner la mère de Marylène ?

– Oui.

Ce fut le seul mot prononcé par Candy. Elle ne voulait pas trop parler devant les Mongrain.

– As-tu appris quelque chose d'intéressant ?

– Non.

– Elle doit être dans tous ses états ?

– Exactement.

Le Manchot lui annonça qu'il retournait à son bureau, mais il recommanda à Candy de demeurer à son poste. Avant de raccrocher, il demanda :

– As-tu pu entendre la voix des ravisseurs ?

– Oui, mais c'est une voix que l'on changeait, une voix rauque. On avait dû placer quelque chose devant l'appareil et je suis bien certaine qu'on devait téléphoner d'une cabine publique. Et vous ?

– Rien de nouveau, mais il se peut que nous ayons une aide inespérée, j'ai fait la connaissance d'un jeune motard, Gerry. Il m'a paru sincère et il veut coopérer avec nous. Plus je réfléchis à cette affaire, plus je crois que c'est une vengeance de la pègre. Mais pourquoi réclame-t-on cent mille dollars ? Ça, j'en perds mon latin, car si la pègre a enlevé Marylène, on la tuera de toute façon.

Dix minutes plus tard, le Manchot était de retour à son agence. Vers six heures du soir, Candy lui téléphona pour lui apprendre que Mongrain avait réussi à recueillir les cent mille dollars.

– Ça n’a pas été facile. Il a dû faire appel à des amis et à de nombreuses banques.

– Les ravisseurs n’ont pas rappelé ?

– Non.

– Je ne bouge pas du bureau. J’ai même commandé une pizza au restaurant du coin afin de prendre une bouchée en vitesse.

Et déjà, le détective établissait son plan.

– Sitôt l’appel reçu, je fixerai un rendez-vous à Mongrain pour qu’il me remette l’argent. Toi, tu le surveilleras. Je ne veux pas qu’il soit suivi. Si c’est le cas, trouve une façon de prévenir Mongrain et qu’il retourne chez lui. On trouvera alors un moyen pour échapper à ceux qui auront la tâche de ne pas le perdre de vue.

– Et s’il n’est pas suivi, qu’est-ce que je fais ?

– Tu te rendras immédiatement au lieu du

rendez-vous, peu importe l'heure. Surtout, ne te montre pas avant le moment fixé. Mongrain pourra placer l'argent dans une boîte ou dans une mallette. Moi, j'irai déposer la mallette à l'endroit indiqué et partirai aussitôt.

– Et moi, je suivrai celui qui prendra charge de la rançon ?

– Non. Il faut y aller plus carrément que ça. Dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, c'est toujours un homme qui se charge de récupérer la rançon. Une fille comme toi, tu trouveras le moyen de l'accoster et surtout, ne le laisse pas s'éloigner avant d'obtenir des renseignements. Je te fais confiance de ce côté-là.

Le Manchot connaissait bien son assistante. Candy était une fille superbe que les hommes pouvaient difficilement repousser. Si elle avait voulu faire carrière au cinéma, elle aurait été sûrement de la lignée des Marilyn Monroe, Brigitte Bardot, Sophia Loren et autres vedettes du genre. Elle dégageait une sensualité qui faisait perdre la tête. Rares étaient les hommes qui

repoussaient une telle beauté, surtout si le hasard leur permettait de faire sa connaissance. La blonde n'hésitait pas à se servir de tous ses atouts pour arriver à ses fins. Michel Beaulac, l'assistant du Manchot l'avait insultée le jour où il lui avait dit : « Tu agis comme une putain. » Elle avait protesté avec véhémence. « Oui, j'ai déjà fait l'amour avec des criminels, mais quand c'était indispensable, quand c'était la seule façon de leur arracher des aveux. Et toi, tu n'as jamais couché avec des filles de rien ? Si tu es si pur, lance-moi la première pierre, je l'accepte. Mais je connais ton passé et tes méthodes de travail. Il y a des policiers qui font enquête dans le milieu de la prostitution sur les salons de massage. Ils doivent prendre les filles de vie sur le fait. Ils sont obligés, bien souvent, de se laisser... manipuler. À cause de ça, vas-tu traiter tous ces hommes de maquereau ? Non, car c'est leur travail. Eh bien moi, c'est la même chose. »

Robert Dumont n'était pas inquiet. Candy saurait sans difficulté accoster le messenger des ravisseurs. Grâce à son émetteur-récepteur, elle pouvait se tenir en communication avec le

Manchot, pourvu que ce dernier ne soit pas à plus de cinq milles de distance.

Cet appareil miniaturisé et perfectionné permettait également à Candy de lancer un signal qui pouvait être capté de ceux qui possédaient un récepteur. Elle n'avait qu'à appuyer sur un bouton et à l'insu des personnes avec lesquelles elle se trouvait, elle pouvait indiquer l'endroit où on l'avait emmenée.

Il ne restait plus qu'à attendre le moment décisif.

Le Manchot, après avoir mangé, n'avait pas du tout le goût de travailler. Il se sentait fatigué. Il écouta la radio pendant un bon moment, puis vers huit heures, il se rendit dans la pièce attenante aux locaux principaux de l'Agence. Cet appartement était un véritable gymnase et, tous les jours, les collaborateurs du Manchot se devaient de faire un peu de culture physique.

Il aurait bien aimé, une fois sa gymnastique terminée, se glisser sous la douche, mais il savait que le bruit causé par l'eau qui coule l'empêcherait d'entendre la sonnerie du

téléphone.

Il retourna donc à son bureau. Il passait neuf heures et il était toujours sans nouvelles de Candy. « Les ravisseurs auraient-ils révisé leur plan ? » Il tourna le bouton de son récepteur radiophonique. À neuf heures quinze, il y eut un bulletin de courtes nouvelles. Le détective écoutait d'une oreille distraite, lorsque tout à coup, il avança rapidement la main pour tourner le bouton afin de hausser le son.

– Il a été cruellement battu, disait le speaker. Transporté à l'hôpital, le jeune motard repose présentement dans un état critique. On conserve très peu d'espoir de lui sauver la vie. Le motard, qui se nomme Gerry Lortie, fait partie de la bande « Les Anges de la Nuit ». On sait qu'il existe une guerre entre plusieurs bandes de motards. La police enquête. Le ministre des Finances...

Mais déjà, le Manchot n'écoutait plus.

« Gerry Lortie. Gerry, un jeune motard... battu à mort, ou presque. Eh bien, ceux qui ont enlevé Marylène ont décidé d'aller jusqu'au bout. Quand

ils ont appris que Gerry m'avait offert sa collaboration, ils lui ont donné une leçon. »

Il appela à l'hôpital où le jeune homme avait été transporté. On le mit en contact avec un médecin à l'urgence. Le Manchot parla du motard blessé, puis expliqua :

– Je connais un jeune qui s'appelle Gerry. Pouvez-vous me le décrire ?

Aucun doute possible, il s'agissait bien du même homme, le Manchot en eut la conviction quelques secondes plus tard.

– Peut-on le voir, lui parler ?

– Je regrette, mais il est mort. C'est un meurtre. Pouvez-vous me laisser votre nom, votre numéro de téléphone ? Le policier qui aura charge de l'enquête communiquera avec vous.

Mais déjà, le Manchot avait raccroché. L'affaire se compliquait sérieusement, un enlèvement et maintenant un meurtre. Les criminels ne reculeraient devant rien.

## V

### *Rendez-vous*

– Les ravisseurs ont appelé, dit Candy. Le rendez-vous aura lieu au parc Lafontaine, à onze heures exactement. Vous devez vous y rendre. Vous connaissez le « Théâtre de la verdure » au Jardin des Étoiles ?

– Oui, c’est situé non loin du lac artificiel, près du restaurant.

À ce théâtre, on donnait, durant la belle saison, des spectacles et des concerts gratuits pour la population de la métropole.

– Il y a des gradins devant la scène. À cette période-ci de la saison, on ne donne pas de spectacle et, à onze heures le soir, rares sont les personnes qui vont prendre place dans ces gradins. Donc, à onze heures, vous arrivez au

théâtre, vous vous assoyez quelques secondes sur un des degrés de cet amphithéâtre extérieur, vous laissez la rançon là et vous vous éloignez, c'est tout. Monsieur Mongrain va quitter sa maison dans quelques secondes. S'il n'est pas suivi, il vous téléphonera d'une cabine publique.

– Es-tu chez les Mongrain, présentement ?

– Non, répondit la jolie blonde. Je suis au restaurant du coin.

– Quand les ravisseurs ont téléphoné, Mongrain n'a pas insisté pour savoir si sa fille était vivante ?

– Si, mais comme vous l'aviez deviné, on appelait de l'extérieur. On doit se fier à la parole des ravisseurs. Sitôt que le compte de la rançon aura été vérifié, on remettra Marylène en liberté.

– Monsieur Mongrain ou son épouse sont-ils sortis ce soir ?

– Pas monsieur Mongrain, mais madame est allée passer la soirée chez une amie.

Le Manchot allait parler, mais Candy lui coupa la parole.

– Une seconde, Mongrain est sorti mais pour une minute ou deux. Il est allé acheter des boissons gazeuses au restaurant, c’est tout.

– Aucun visiteur ?

– Le jeune avocat Brébœuf est venu. C’est un bel homme. Je souhaite pour Marylène que...

Le Manchot l’interrompt.

– Lui avez-vous parlé de Gerry, le jeune motard qui a offert sa collaboration ?

– Évidemment, c’était une bonne nouvelle. Mais maître Brébœuf ne semblait pas des plus enthousiastes. Il doute de la sincérité du jeune homme.

– J’attends l’appel de Mongrain.

Le détective raccrocha. Il se mit à réfléchir. Gerry avait pu se rendre au club « Scandale » et avoir trop parlé. Il avait pu, également, rencontrer des amis et leur dire une partie de la vérité.

« Si la pègre est au fond de cette affaire, on aura décidé de l’éliminer. Mais il ne faut pas que j’oublie que Brébœuf était au courant des intentions de Gerry. »

Enfin, il y avait madame Mongrain qui était sortie.

« J'ai hâte de rencontrer cette femme, de savoir si elle aime véritablement sa fille. »

Il regrettait de ne pas avoir questionné Candy à ce sujet. Sa collaboratrice savait fort bien juger les gens. « Surtout les femmes, songea le détective. Je me demande si madame Mongrain a l'air très jeune, si un jeune homme comme Brébœuf serait capable de l'aimer. »

Et dans la tête du Manchot se dressait un plan diabolique.

« Brébœuf fait la connaissance de Marylène puis, plus tard, de sa mère. Une idylle naît entre Lucienne Cormier-Mongrain et l'avocat. Brébœuf sait que bientôt Marylène héritera du gros lot. Mais si elle mourait avant d'avoir atteint ses vingt et un ans, l'argent reviendrait à sa mère. Quant à Mongrain, la bonne poire, il ne veut pas toucher à un sou de la fortune, il laisserait tout à sa femme. C'est le type bonasse qui fait entière confiance à ses amis et surtout à son épouse. »

Le détective savait que maître Brébœuf était capable de tout. Il ne craignait nullement d'affronter la pègre, il défiait même les chefs de la mafia.

« Un type comme lui peut échafauder une telle intrigue, avec ou peut-être sans la complicité de madame Mongrain. Il a su charmer cette dernière. Une fois Marylène disparue, Lucienne héritera. Brébœuf pourrait la forcer à divorcer de son mari, puis il comploterait pour s'accaparer toute la fortune de la femme. »

Le Manchot se leva et nerveusement arpenta son bureau. Il détestait s'arrêter à de simples hypothèses sans aucun fondement. D'un autre côté, il n'éliminait jamais un suspect avant d'avoir la preuve formelle de son innocence.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter et c'est d'un geste nerveux qu'il décrocha le récepteur.

– Allô !

– Monsieur Dumont ? Ici Mongrain. Je suis sorti de chez moi. Personne ne m'a suivi, j'en

suis persuadé. D'ailleurs, votre assistante, mademoiselle Varin a dû vous prévenir. Elle me surveillait. J'ai l'argent avec moi et je déteste ça. Une telle somme..., s'il fallait qu'il survienne quelque chose...

– D'où m'appellez-vous ?

– Je suis dans un restaurant, rue Mont-Royal, tout près de la rue Saint-Denis. Le parc Lafontaine n'est pas loin d'ici.

Le Manchot nota le nom du restaurant.

– J'attends l'appel de Candy pour savoir si personne ne vous surveille et je vais vous rejoindre. Si dans trente minutes je ne suis pas au restaurant, rappelez à mon bureau.

– Entendu.

Le détective raccrocha et à peine trois minutes plus tard, c'était au tour de Candy de lui téléphoner.

– Rien à signaler, dit la jolie blonde. Mongrain s'est rendu dans un restaurant sur la rue Mont-Royal et...

– Je sais, il vient de m'appeler.

– Il n’a pas été suivi, moi non plus. J’ai bel et bien l’impression que les ravisseurs ne surveillaient pas la maison. Je me rends tout de suite au parc Lafontaine. Il est à peine dix heures. J’aurai tout le loisir d’examiner les lieux. Fiez-vous à moi, je vais faire la connaissance de celui qui viendra cueillir la rançon.

– Sois prudente.

– Vous me connaissez, Robert.

– C’est justement parce que je te connais que je dis ça. Moi, il me faudra m’écarter et au plus tôt si je ne veux pas attirer l’attention. Tu as ton émetteur avec toi ?

– Oui et si je suis en danger, je lancerai un S.O.S. Bonne chance.

Et elle raccrocha avant que le Manchot ait pu ajouter un mot.

Vingt minutes plus tard, la voiture du détective s’arrêta rue Mont-Royal. Le Manchot entra dans le restaurant et aperçut Mongrain installé à une table, tout au fond. Il le rejoignit aussitôt.

– Tenez, tout l’argent est dans cette boîte, monsieur Dumont. Vous voulez vérifier ?

– Pas ici, on pourrait attirer l’attention.

– Je ne veux pas que vous comptiez le tout, mais j’aimerais quand même que vous jetiez un coup d’œil dans la boîte.

Le Manchot souleva le couvercle et aperçut les billets.

– Le compte y est, lui assura Mongrain. Vous croyez que les ravisseurs vont libérer Marylène ?

– Je l’ignore.

Le détective commanda un café. Il n’était que dix heures et le rendez-vous était à onze heures.

– J’admire beaucoup cette demoiselle Varin. Je trouve qu’elle a beaucoup de cran, de dire Mongrain. Ce ne sont pas toutes les femmes qui iraient accoster des hommes capables d’enlever une fille.

– Elle vous a fait part de notre plan ?

– Oui. Elle a beaucoup de courage. Maître Brébœuf trouve qu’elle court de trop grands

risques. Si nous avons affaire à des assassins, ils n'hésiteront pas à tuer votre employée lorsqu'ils se rendront compte de ce qui se passe. Maître Brébœuf est persuadé que les ravisseurs nous surveillent de très près.

Le Manchot fit tourner la conversation.

– Parlez-moi de votre femme, Mongrain. Vous l'aimez ?

– Évidemment. Je l'adore, je suis prêt à tous les sacrifices pour elle.

– Je suppose que vous êtes toujours ensemble, comme de nouveaux mariés ?

– Au début de notre mariage, oui, fit l'homme d'affaires en souriant. Lucienne et moi, nous attirions même l'attention. Nous ne sommes plus des adolescents et il nous arrivait de nous bécoter en public.

– Je comprends, mais ce temps-là est terminé.

– Ne vous trompez pas, nous nous aimons toujours autant. Mais mes affaires me tiennent très occupé. Lucienne a un groupe d'amies, elle les voit régulièrement car je dois assister souvent

à des assemblées. Je détesterais la laisser toujours seule à la maison.

Le Manchot poussa un soupir :

– Et dire que moi, je suis un vieux garçon. Pourtant, j’aime les femmes.

– Vous n’avez jamais pensé à vous marier ?

– Avec le métier que j’exerce, je laisserais continuellement mon épouse seule. Je dois vous avouer que je suis d’un tempérament jaloux. Tiens, si j’étais à votre place, par exemple, je me poserais sûrement des questions. Je me dirais : « Lucienne va-t-elle réellement chez ses amies ? Elle est jolie, elle est jeune, elle s’ennuie peut-être puisque je ne suis jamais là. » Et évidemment, je serais malheureux.

Mongrain ne put s’empêcher de rire.

– Si vous connaissiez ma femme, monsieur Dumont, vous seriez aussi rassuré que moi. Elle aime bien rencontrer d’autres dames, faire partie de cercles sociaux, mais les hommes ne l’intéressent pas. Je vais être franc avec vous, ce n’est pas une femme..., comment dirais-je..., très

portée sur la chose. Vous me comprenez ?

– Oh, très bien.

– Alors, de ce côté-là, je suis entièrement rassuré. Mais si vous êtes d'un naturel jaloux, je ne désapprouve pas votre attitude. Tenez, moi, ce soir, je savais que j'aurais à m'occuper du cas de Marylène. Depuis qu'elle sait la vérité, Lucienne était très nerveuse. Alors, je lui ai conseillé de se rendre chez une amie. Ça va sûrement lui changer les idées.

Il regarda sa montre.

– Presque dix heures trente. Je retourne tout de suite à la maison. Lucienne a dit qu'elle téléphonerait au cours de la soirée, avant de revenir. Elle a dû tenter d'appeler.

Mongrain se leva.

– Vous me téléphonez sitôt que vous aurez des nouvelles de mademoiselle Varin ?

– Je n'y manquerai pas.

Les deux hommes se serrèrent la main, mais une fois que Mongrain fut sorti, le Manchot devint nerveux. L'heure fatidique approchait.

– Il y a trop de monde qui sait que Candy me surveille et tentera de faire connaissance avec celui qui ira chercher la rançon. Il ne faudrait pas la laisser seule.

Soudain, il songea à Michel. Oui, il pouvait le rejoindre, lui demander de se rendre immédiatement au parc Lafontaine et de surveiller Candy... de loin.

Il essaya de téléphoner chez Beaulac, mais il n’y avait personne. Le détective tenta de le rejoindre par l’intermédiaire du télé-chasseur (« bell boy »), mais Michel ne devait pas avoir son appareil avec lui.

– Eh bien tant pis. Il faut que je sois exact au rendez-vous. Advienne que pourra.

\*

La soirée était froide et les promeneurs se faisaient rares dans le parc Lafontaine.

Candy avait fait lentement le tour du lac sans rencontrer âme qui vive. Elle se dirigea vers le

théâtre. Ce n'était pas très éclairé, mais tout de même, elle pouvait distinguer les gradins.

Elle prit place sur un banc situé derrière un gros arbre. Cela lui permettait de surveiller l'endroit sans risquer d'être vue.

– Vous ne devriez pas rester ici, mademoiselle !

Candy sursauta et se retourna. Elle n'avait pas vu s'approcher le policier.

– Vous attendez quelqu'un ?

– Oui, c'est ça.

– Ce n'est pas un endroit pour se donner rendez-vous, à cette période-ci de la saison.

Il avait sorti une lampe de poche et il éclaira Candy.

– Une jolie fille comme vous ; vous courez de grands risques.

– Je n'ai pas peur.

– Eh bien moi, je vous conseille de ne pas rester ici, mademoiselle. Je suis chargé de la surveillance de ce coin du parc et...

– Écoutez, monsieur le policier, je ne fais rien de mal. Le parc est un endroit public, n'est-ce pas ? Alors, continuez votre ronde et ne vous inquiétez pas pour moi. D'ailleurs, mon ami va arriver d'une seconde à l'autre.

– Comme vous voudrez, mais je vous aurai prévenue. Nous ne sommes pas des dizaines à patrouiller cet endroit et...

– Monsieur le policier, s'il vous plaît, j'ai besoin d'être seule.

– Bon, dans ce cas, excusez-moi.

Enfin, il s'éloigna et Candy poussa un soupir de soulagement. Il devait sûrement être près de onze heures.

– Pourvu qu'il ne reste pas dans les parages. Il pourrait faire avorter toute l'affaire.

À cet instant précis, elle entendit une voiture freiner brusquement et, une seconde plus tard, il y eut un bruit sec. Un accident venait de se produire sur la rue voisine, celle qui longeait le parc. Candy vit une ombre se diriger en courant vers le lieu de l'incident.

« C'est le policier, songea-t-elle. Cet accident est arrivé juste au bon moment. »

Soudain, elle vit s'avancer quelqu'un dans les gradins.

« Ce doit être Robert ! »

De loin, ce semblait être un homme, mais Candy n'en était pas certaine. L'ombre s'assit sur l'un des degrés des estrades et y demeura environ une minute sans bouger. Enfin, il se leva et s'éloigna lentement.

« Il avait quelque chose sous le bras tantôt. C'est Robert, il a laissé la boîte dans les estrades, face à la scène. »

Maintenant, l'un des ravisseurs de Marylène, celui qui était chargé de récupérer la rançon, allait sans doute s'approcher. Tout comme Candy, il avait dû voir le Manchot arriver et s'éloigner.

La détective avait déjà dressé son plan.

Sitôt qu'elle verrait paraître l'ombre, elle se dirigerait vers les gradins. Il fallait absolument qu'elle arrive face au ravisseur au moment où il

ramasserait la boîte.

À quelques pas de lui, la jolie blonde ferait mine de perdre pied. Elle tomberait à genoux. Elle était certaine que l'homme allait l'aider. Quant au reste, ce serait un jeu d'enfant. Elle demanderait à l'homme de la supporter, dirait s'être foulé une cheville. Il ne pouvait refuser son aide. Elle se collerait à lui, appuierait son corps contre le sien, comme si elle recherchait un meilleur équilibre.

« S'il n'est pas fait de bois, je saurai sûrement le troubler. »

Cinq minutes qui parurent une éternité s'écoulèrent. Personne n'était retourné dans les estrades. La boîte devait être toujours là.

« Mais qu'est-ce qu'il peut bien faire ? Il doit attendre afin d'être certain que l'endroit n'est pas surveillé. »

Soudain, elle entendit un bruit de pas et reconnut la silhouette du policier.

– Comment, vous êtes encore là ? demanda-t-il d'une voix rude.

– Oui, ça vous dérange ? Vous n’avez rien d’autre à faire que de me surveiller ?

– J’aime pas à vous voir flâner ici. Allons, circulez et si vous refusez d’obéir, vous vous expliquerez au poste avec le sergent.

– Je regrette, mais je ne bougerai pas d’ici.

– Non ? Eh bien, c’est ce que nous allons voir. Il voulut saisir Candy au bras, mais cette dernière le repoussa.

– Vous avez votre lampe de poche, dit-elle en fouillant dans sa sacoche.

– Pourquoi ?

– Jetez un coup d’œil sur cette carte. Le policier regarda la carte d’identification de Candy.

– Candine Varin, détective. Agence de détectives privés « le Manchot ». Vous êtes une femme-détective ?

– Oui et en mission.

– Ici au parc Lafontaine ? Ben, ça parle au p’tit vieux. Vous travaillez pour Robert Dumont ?

Candy se leva de son siège.

– Je travaillais pour Robert Dumont. Mais à cause d'un policier qui ne s'est pas mêlé de ce qui le regardait, je n'ai pu accomplir le travail que l'on attendait de moi. Surtout, je vous en supplie, ne me suivez pas.

Pourtant, en la regardant s'éloigner, le policier l'aurait fait bien volontiers. Il avait rarement vu une fille avec un corps aussi beau.

– Je comprends pourquoi Robert Dumont préfère être détective privé maintenant !

\*

Le Manchot avait déposé la boîte contenant la rançon, dans les estrades du Théâtre de la verdure.

Au coin de la rue Duluth et du parc Lafontaine, il y avait un restaurant. Robert Dumont avait choisi de stationner sa voiture tout près de là.

Il retourna donc rapidement à son véhicule. De là, il percevrait facilement le signal que lui enverrait Candy.

Mais les minutes s'égrenèrent lentement. Le détective s'impatientait.

Il sursauta lorsqu'il entendit le signal, une sorte de tout petit sifflement mais facilement perceptible. Le bruit cessa aussitôt pour reprendre presque tout de suite et ce, à trois reprises.

Candy désirait lui parler, c'était le code. En effet, l'appareil produisant ce signal d'alerte était muni d'un micro et d'un récepteur. On pouvait converser si on était à une distance assez rapprochée.

Le Manchot sortit de sa poche ce qui semblait être un simple stylo. Il en dévissa la partie supérieure et appuya sur un petit bouton.

– J'écoute, Candy.

Il porta le « stylo » à son oreille.

– Personne n'est venu. Je reprends la boîte ?

Le détective jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Oui. Le rendez-vous n’aura jamais lieu. Je suis stationné près du parc Lafontaine, coin Duluth, près du restaurant. Je t’attends, rejoins-moi.

Cinq minutes plus tard, il vit apparaître la blonde assistante. Elle ouvrit la portière, déposa la boîte sur le siège et prit place près du Manchot.

– Ils ont dû te voir, fit le détective et n’ont pas osé s’emparer de la rançon.

– Je ne crois pas. J’étais là très tôt et bien cachée. Selon moi, c’est plutôt le policier qui a tout fait échouer.

Et elle raconta ce qui s’était passé.

– Possible que tu aies raison. Mais si ce policier fut absent un bon moment, à cause de l’accrochage, il se peut qu’il y ait une tout autre raison.

– Pourtant, je suis certaine de ne pas avoir été suivie. Le parc était désert.

Le Manchot murmura alors :

– À moins qu’on ait su que nous tendions un piège. Je commence à en avoir assez de cette

affaire. Je n'ai pas l'habitude qu'on se moque de moi.

– Que voulez-vous dire, Robert ?

– Premièrement, le jeune Gerry m'offre sa collaboration. On le trouve assassiné quelques heures plus tard. On tend un piège aux ravisseurs, ça échoue. Quelqu'un est au courant de tout.

– Mais qui ?

– Tout le monde... du moins, ceux qui sont mêlés de près à cette affaire. Mongrain, sa femme, l'avocat Brébœuf... Plus cette affaire avance, plus j'ai l'impression qu'on se sert de moi comme bouc émissaire et ça ne me plaît pas du tout.

– Alors, qu'est-ce que je fais, moi ?

– Rentre chez toi. Il ne se passera rien cette nuit. Je vais téléphoner à Mongrain pour lui faire savoir que les ravisseurs ne se sont pas montrés et que je conserve sa rançon. Ils entreront sûrement en communication avec lui, mais pas avant demain matin. Ta voiture est tout près d'ici ?

– Non, sur la rue Calixa-Lavallée.

– Je vais t’y conduire.

Mais avant de mettre son automobile en marche, il décrocha le récepteur de son appareil téléphonique et appela Mongrain.

– Ah, c’est vous, monsieur Dumont, j’attendais votre téléphone avec impatience.

– Les ravisseurs ne se sont pas montrés.

– Je sais !

– Comment, vous savez ?

– J’ai reçu un appel téléphonique. J’étais seul à la maison. C’était la même voix enrouée. L’homme ou la femme a dit : « Si vous voulez signer l’arrêt de mort de votre belle-fille, Mongrain, continuez de mêler le Manchot à cette affaire. Nous ne sommes pas des idiots. Nous communiquerons une dernière fois avec vous et si vous ne suivez pas nos instructions, ce sera tant pis pour Marylène. » Pendant que le type parlait, je notais tout ce qu’il disait.

Le Manchot ne répondit pas. Il réfléchissait.

– Nous sommes surveillés de très près, monsieur Dumont. Vous feriez mieux de me

rapporter la rançon. Cette fois, j'agirai seul. Je veux sauver Marylène.

– Entendu, je passerai chez vous dans une quinzaine de minutes.

Le détective raccrocha.

– Cette fois, aucune erreur possible, Candy.

Elle le vit la mâchoire serrée, le regard mauvais. Candy savait fort bien que la plus grave erreur qu'on pouvait commettre était de se moquer du Manchot. La vengeance serait terrible.

Et elle l'entendit murmurer :

« Celui-là... ou celle-là ne l'emportera pas en paradis. »

Après avoir reconduit Candy à sa voiture, le détective se rendit chez Mongrain.

– Entrez, monsieur Dumont, nous vous attendions.

Il fit passer le détective au salon. Une jeune femme, dans la trentaine, aux cheveux très noirs, à l'air sensuel et au corps bien proportionné, se leva en voyant paraître le Manchot.

– Je vous présente la princesse Maurina, monsieur Dumont.

La fille lui tendit la main.

– Je suis très heureuse de faire la connaissance d'un homme aussi célèbre.

Ses yeux noirs fixaient le détective et elle laissa sa main plusieurs secondes dans celle du Manchot tout en le regardant.

– Mademoiselle est danseuse, c'était une amie de Gerry.

C'est à ce moment qu'elle retira sa main. Elle s'assit dans son fauteuil. Sa jupe remonta de plusieurs pouces, découvrant une cuisse au galbe parfait. Lentement, en esquissant un sourire provocateur, elle baissa sa jupe.

– J'ai cessé de danser tôt, ce soir, dit-elle d'une voix grave et sensuelle. Gerry m'avait raconté son aventure, il m'avait parlé de vous, de monsieur Mongrain. Il voulait même que je l'aide. Quand j'ai su ce qui s'était passé...

Elle s'arrêta de parler, la voix étranglée par l'émotion.

Mongrain avait pris la boîte des mains du Manchot et était allé la déposer sur la cheminée. Le détective s'assit sur le divan, face à la jolie fille.

– Gerry était votre amant ? demanda-t-il.

– Non. Plusieurs le croyaient. Mais, je vais vous dire la vérité. Gerry était mon frère.

## VI

### *Évasion*

La princesse Maurina s'appelait Hélène Lortie. Elle raconta au Manchot qu'elle avait étudié le ballet dès sa tendre enfance.

– Il est très difficile de gagner sa vie dans ce métier. Alors, je suis devenue danseuse « exotique ». J'ai pris le nom de princesse Maurina ; le travail ne manquait pas. Aujourd'hui, je gagne bien ma vie, mais ce n'est plus comme autrefois. Il y a beaucoup de concurrence. Il faut danser nue, les chorégraphies sont devenues inutiles. Pourvu qu'une fille ait de beaux seins, qu'elle sache se déhancher, c'est tout ce qu'on demande.

Sitôt qu'on lui eut transmis la nouvelle de la mort de Gerry, sa décision fut prise. Elle voulait venger son frère.

– J’ai réussi à obtenir l’adresse de monsieur Mongrain. Je lui ai téléphoné, il m’a dit de venir.

– Je lui ai mentionné que je vous attendais, fit l’homme d’affaires.

La jolie danseuse regarda longuement le Manchot.

– J’ai beaucoup entendu parler de vous. J’ai demandé au gérant de me remplacer pour le dernier spectacle. J’avais tellement hâte de vous rencontrer.

Mongrain décida :

– Je vais préparer du café.

Mais le Manchot se leva :

– Inutile. Vous êtes en voiture, mademoiselle ?

– Non, je suis arrivée ici en taxi.

– Nous allons partir, permettre à monsieur Mongrain de se reposer. J’ai plusieurs questions à vous poser...

– Mais vous pouvez le faire ici, je ne suis pas du tout fatigué, répliqua Mongrain.

La décision du Manchot était irrévocable.

Trop de gens étaient au courant de ses moindres faits et gestes. Il voulait interroger Hélène, la princesse Maurina, mais désirait être seul avec elle.

– Je préfère partir avec mademoiselle. Les ravisseurs savent que je m’occupe de cette affaire. Il faut que je me tienne loin de votre demeure. Sitôt que l’on communiquera avec vous, vous me rejoignez par mon service téléphonique. Mais surtout, n’appellez pas d’ici et pas un mot à personne. Quand je dis personne, je veux parler de maître Brébœuf et de votre épouse. Si on vous questionne, il n’y a rien de nouveau. Vous avez compris ?

– Entendu, vous pouvez vous fier à moi, monsieur Dumont.

Hélène se leva. Le Manchot remarqua qu’elle était presque aussi grande que lui. Il est vrai qu’elle portait des talons très hauts.

Ils sortirent de chez Mongrain et, arrivé à sa voiture, le Manchot ouvrit la portière pour y laisser monter la jeune fille.

Lorsqu'il s'installa au volant, il remarqua que la danseuse avait pris place au centre de la banquette avant.

– J'ai compris que vous ne vouliez pas que je parle devant lui. D'ailleurs, je préfère de beaucoup être seule avec vous.

Le détective mit la voiture en marche. En silence et pendant quelques minutes, il sembla tourner en rond dans les rues avoisinantes. Hélène ne fut pas sans le remarquer.

– C'est la troisième fois que nous passons ici.

– Je veux m'assurer que nous ne sommes pas suivis. Où demeurez-vous ?

– J'ai un petit appartement dans l'est de la ville.

Elle en donna l'adresse.

– Vous avez une amie chez qui vous pourriez vous retirer durant quelques jours... jusqu'à ce que cette affaire soit classée.

– Mais pourquoi ?

– Votre frère Gerry a voulu collaborer avec

moi et on l'a tué. Maintenant, vous courez exactement le même risque. Il y a deux endroits qu'il vous faut éviter à tout prix, le club où vous travaillez et votre appartement.

Il y eut un silence de quelques minutes. La jolie fille réfléchissait.

– Il est tard pour rejoindre une amie. Demain, probablement, je pourrai me trouver un endroit où loger, mais ce soir...

– Vous ne coucherez pas à votre appartement. S'il faut vous louer une chambre dans un hôtel, vous le ferez. Vous allez me remettre la clef de votre appartement. Je vais me rendre seul chez vous. Dites-moi ce qu'il faut que je vous apporte.

Hélène demanda brusquement :

– Pourquoi faites-vous ça ? Vous ne me connaissez pas du tout.

– Il y a déjà trop de victimes dans cette affaire d'enlèvement.

– Est-ce vrai que vous n'êtes pas marié ? demanda-t-elle tout à coup.

Le Manchot fut surpris par cette question.

– Oui, mais...

– Alors, vous avez sûrement un divan dans votre appartement où je pourrais passer la nuit. Demain, je téléphonerai à une amie... Je ne veux pas que vous alliez chez moi.

Le Manchot tourna légèrement la tête, tentant de deviner les pensées de la jeune fille.

– Pourquoi ? Vous avez quelque chose à cacher ?

– Non, mais j’ai compris que je courais un grand danger. Ceux qui ont tué Gerry me connaissent sûrement. Ils savent où j’habite. On peut m’attendre dans mon appartement. Vous vous y rendez pour prendre mes choses... et c’est vous qui pourriez devenir la victime.

Dumont brusquement appuya sur l’accélérateur.

– Bon, allons chez moi. Vous travaillez au club « Scandale », je suppose ?

– Non. Oh, j’y ai déjà travaillé mais j’ai prévenu mes patrons que je n’y retournerais pas.

Tout en conduisant sa voiture, le détective

l'interrogeait.

– Pourquoi ?

– Je déteste l'atmosphère de ce club. Les clients, pour la plupart, sont de jeunes drogués. Les danseuses se font insulter. Il y a des bandes de motards et, si vous refusez de partir avec l'un des chefs, vous risquez de vous retrouver infirme pour le reste de vos jours.

Elle s'empressa d'ajouter :

– Je ne suis pas scrupuleuse, loin de là. Dans mon métier, faut pas l'être. J'adore faire l'amour. Mais je veux rester libre et aimer qui me plaît. Sans l'intervention de Gerry, parce que j'avais refusé les avances de certains membres de sa bande, j'aurais pu subir un mauvais sort.

On approchait de la maison à appartements où demeurait le Manchot.

– Vous avez connu Marylène Cormier ?

– Qui ne la connaît pas ? Cette fille est une petite dévergondée, une putain de luxe, pas autre chose. Elle se sait belle et riche. Elle a fait marcher bien des hommes, des types connus dans

le milieu. Mais elle a joué un jeu beaucoup trop dangereux. On ne fait pas chanter les chefs de la mafia pour obtenir de la drogue.

– Et c’est ce que faisait Marylène ?

– Oui. Gerry l’aimait bien. Il a été son amant pendant un certain temps. Mais il m’a avoué que, ces derniers jours, elle exigeait qu’il lui donne de la drogue s’il voulait passer quelques heures en sa compagnie. Cette Marylène, par l’entremise de ses amants, a appris bien des choses sur le milieu, elle connaît trop de secrets. Sa disparition ne me surprend pas du tout. Je suis même surprise qu’on n’ait pas retrouvé son corps au fond d’une rivière.

La voiture entra sur le terrain de stationnement à gauche de la maison à appartements.

– Nous voilà rendus.

Hélène se pencha vers le détective.

– Que diront ceux qui vont me voir entrer avec vous ?

– Je me fous de l’opinion des autres. Allons, venez.

Il descendit de voiture et la danseuse le suivit.

À cette heure tardive, il n’y avait personne dans le hall d’entrée. Dumont commanda l’ascenseur et le couple arriva bientôt à l’appartement du Manchot sans avoir rencontré âme qui vive.

Lorsqu’ils eurent pénétrés dans le logis du Manchot, la princesse murmura :

– Dites donc, c’est très joli chez vous. Moi, j’ai toujours cru que les vieux garçons n’avaient aucun goût.

– Je passe très peu de temps ici. Je rentre très tard et, dès huit heures le matin, je quitte l’appartement. Mais il me fallait quand même un quatre pièces. La cuisinette, le salon, ma chambre et cet autre espace fermé qui me sert de bureau, fit le détective en désignant les portes qui longeaient le corridor.

Puis, il ajouta :

– Je vous donnerai ma chambre. Moi, je passerai la nuit ici, sur ce divan. Assoyez-vous, nous n’avons pas fini de causer.

Le salon ne contenait qu’un divan et un fauteuil. Hélène prit donc place dans le fauteuil

pendant que le Manchot ouvrait la porte de son cabinet à boisson.

– Qu'est-ce que je vous sers, princesse ?  
Scotch, gin ou vin...

– Un scotch.

Le détective alla chercher des glaçons dans son réfrigérateur, servit les deux verres, en tendit un à Hélène et vint prendre place sur le divan.

– Alors, selon vous, il n'y a aucun doute, c'est la pègre qui a fait disparaître la jolie Marylène ?

– Probable... mais ça peut aussi être quelqu'un d'autre, fit-elle en se levant lentement.

Semblant réfléchir, elle remua son verre pour y faire fondre les glaçons, avala une gorgée et s'assit près du détective.

– Gerry vous a parlé de Curly ?

– Non.

– Un motard, un dur, un vrai. Il voulait Marylène à tout prix mais elle le détestait. Curly a déjà dit à Gerry de la laisser tranquille, que Marylène deviendrait « sa fille » et que si elle

refusait, elle aurait à le regretter. Curly est dangereux. Il a toujours une chaîne enroulée à sa ceinture et s'en sert pour frapper. Moi, je sais qu'au cours de batailles entre « gangs », Curly a déjà tué trois ou quatre gars. Mais allez donc prouver ça. Curly avait entendu parler, comme tout le monde, que Marylène devait toucher une fortune très bientôt. Alors, il a pu préparer un coup.

– Vous l'avez vu, depuis l'accident de Gerry ?

– Oui. Il est passé au club où je travaille. Comme les autres, il croit que Gerry était mon ami, pas mon frère. Curly m'a dit comme ça : « Gerry a couru après ! S'il avait laissé les filles tranquilles, s'il s'était mêlé de ses affaires, ça s'rait pas arrivé. »

Robert Dumont sortit son calepin de sa poche et prit quelques notes.

– Qui vous a parlé de moi ? demanda-t-il.

– Le bruit a couru que l'avocat Brébœuf s'était sauvé avec Marylène, qu'ils s'étaient mariés en secret. Puis on a dit que vous enquêtiez sur

l'affaire. Au début, je n'avais pas cru ce que Gerry m'avait raconté, mais là, j'ai compris que c'était vrai. Alors, j'ai communiqué avec monsieur Mongrain... Je veux venger Gerry... mais je l'avoue, j'ai surtout très peur.

Et elle s'était rapprochée du Manchot, se collant contre lui.

– Vous allez me protéger, n'est-ce pas ? Je me sens si bien près de vous. Vous êtes le genre d'homme qui me plaît. Je ne sais comment vous remercier.

Et, vive comme un éclair, elle passa sa main derrière la tête du Manchot, l'attira à elle et leurs lèvres se joignirent. Hélène avait bien raison de dire qu'elle était une passionnée. Elle ne semblait plus vouloir laisser le détective. Elle se saisit de la main droite du Manchot, détacha un bouton de sa robe et le détective sentit le sein dur et ferme de la fille. Elle ne portait pas de soutien-gorge.

– Oui, oui, murmura-t-elle. Caresse-moi. J'ai les nerfs à fleur de peau, j'en ai tellement besoin... tellement.

Robert Dumont savait fort bien qu'il n'aurait pas à passer la nuit sur le divan ; mais avec une telle tigresse, les heures de sommeil ne seraient pas longues.

\*

Quand Marylène avait repris connaissance, la tête lui faisait tellement mal qu'elle avait peine à ouvrir les yeux.

Elle tenta de se mettre sur pied mais comprit aussitôt qu'elle était ficelée. On lui avait solidement attaché les jambes et ses poignets étaient ligotés derrière son dos.

Petit à petit, sa migraine diminua. Elle regarda autour d'elle. Il faisait très sombre dans le réduit où elle se trouvait. Elle leva la tête et se rendit compte que le toit, en accent circonflexe, n'était pas très élevé. Aucun doute possible, elle se trouvait dans un grenier.

La seule lueur, éclairant la pièce, parvenait d'une lucarne, taillée dans le mur à quelques

centimètres seulement du plafond. Heureusement, on ne l'avait pas bâillonnée et elle se mit à crier, à appeler.

– À moi ! Au secours ! Aidez-moi !

Mais elle semblait seule dans la maison. Les liens lui tranchaient les chevilles et les poignets. Si elle bougeait, tout son corps la faisait souffrir.

Elle n'avait toutefois plus ce tremblement convulsif de la droguée qui n'a pas reçu sa ration quotidienne. Ses idées s'éclaircissaient. On lui avait sûrement donné une injection.

Maintenant, elle voyait beaucoup mieux. Regardant autour d'elle, elle chercha un objet tranchant, un morceau de vitre, quelque chose qui lui servirait à couper ses liens. Mais il n'y avait absolument rien à l'exception de quelques vieilles planches entassées dans un coin.

Soudain, elle perçut nettement le bruit d'un moteur. C'était une moto. Elle connaissait bien ce son. Quelques secondes plus tard, une porte s'ouvrait et se refermait dans la pièce située au-dessous d'elle.

Elle se mit à crier à nouveau.

– Au secours ! Venez m’aider, je suis là-haut ! Elle entendit des pas, puis une trappe s’ouvrit dans le plancher. Un homme portant une cagoule et un costume de motard parut.

– Ta gueule ! Je t’apporte à manger dans quelques minutes !

La trappe se referma. Impossible de reconnaître la voix. Ça n’avait été qu’un murmure, une voix blanche qu’on s’efforçait de camoufler.

« C’est sûrement un gars que je connais, pensa-t-elle, autrement, il ne changerait pas sa voix. »

Cinq minutes plus tard, la trappe s’ouvrait à nouveau et l’homme entra avec une assiette contenant de la viande hachée et des patates en poudre presque liquides.

Sans prononcer une parole, l’homme la fit manger. Il portait de longs gants noirs. Elle ne pouvait apercevoir aucun centimètre de peau. Le type pouvait être blanc, noir ou jaune, elle ne

pouvait s'en rendre compte.

– Pourquoi ne me détachez-vous pas ? Les cordes me brûlent la peau et vous ne seriez pas obligé de me faire manger.

Aucune réponse. Elle questionna, cherchant à savoir ce qu'on voulait faire d'elle, mais toujours le même silence.

Lorsqu'elle eut terminé son repas, le motard qui s'était assis en indien, devant elle, se leva. Sans rien dire, il vérifia les liens, puis sortit de la pièce, refermant la trappe derrière lui.

Quelques minutes plus tard, elle entendit le moteur de la moto. L'homme n'était venu que pour la faire manger. Elle devait être seule dans cette maison.

« Si seulement je pouvais briser ces liens, ce serait un jeu d'enfant que de me sauver. »

Mais elle se souvint subitement qu'elle avait perçu une sorte de grincement après que la trappe se fut refermée.

« Un verrou... oui, il doit y avoir un verrou à tige. »

Il ne restait plus que la lucarne. Marylène était mince. Oui, elle pourrait, après avoir brisé la vitre, passer par l'ouverture et se glisser sur le toit.

À la suite de vains efforts, les poignets en sang, elle perdit tout espoir. Jamais elle ne sortirait de là.

« On a dû réclamer une rançon à maman. Si c'était pour m'empêcher de parler au procès qu'on m'a enlevée, on m'aurait tuée immédiatement. »

Elle entendit revenir la moto quelques heures plus tard. Mais elle eut beau crier, appeler, personne ne vint. Pourtant, il y avait quelqu'un dans la pièce au-dessous.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre, mais celle-ci s'était arrêtée ; elle ignorait l'heure qu'il pouvait être. Cependant, il n'entrait plus qu'une faible lueur par la lucarne et bientôt ce fut la nuit. Elle ne pouvait plus rien distinguer.

Plusieurs heures avaient donc dû s'écouler depuis son enlèvement.

Enfin, elle perçut des pas dans l'escalier, puis le grincement du verrou que l'on tirait et la lourde porte qui se soulevait. Une faible lumière pénétra dans la pièce.

L'homme, vêtu de son costume noir et de sa cagoule, parut. Il apportait à nouveau de la nourriture. Cette fois, le repas était encore plus léger. Il ne s'agissait que d'une soupe et d'une tasse de café brûlant.

– Je vais te détacher, lui murmura l'homme. C'est pas facile de manger de la soupe.

Il ne lui délia que les mains. Elle se frotta vigoureusement les poignets pour rétablir la circulation du sang.

– C'est inhumain ! Regardez mes poignets.

Elle termina sa soupe et but son café. Elle voulut rendre la tasse au motard qui l'échappa. L'objet se brisa en touchant le plancher de bois.

L'homme jura à voix basse, poussa les morceaux du pied et reprit la corde qui avait servi à lier les mains de la jeune fille.

– Je vais t'attacher un peu moins rudement,

murmura-t-il. De toute façon, si tu cherches à te libérer, tu vas te trancher les poignets.

Quelques instants plus tard, il disparaissait derrière la lourde porte du plancher. Marylène entendit le bruit du verrou que l'on poussait. Elle ne bougea pas. Mais elle pouvait remuer les mains, bouger les poignets. Il lui fallait être très patiente.

Le temps qui s'écoula lui parut fort long. Elle souhaitait que l'homme ne passe pas la nuit dans cette maison. C'est avec un soupir de soulagement qu'elle perçut le bruit d'une porte qu'on refermait et, quelques secondes plus tard, elle entendit la pétarade faite par le moteur de la moto.

Enfin, elle était seule. Se traînant sur le sol, elle se rendit à l'endroit où se trouvaient les morceaux de la tasse qui avait été brisée. Elle réussit à en ramasser un avec ses doigts et, avec patience, elle frotta le morceau coupant contre la corde. La corde se rompit au bout d'un certain temps. Marylène tenta de calmer sa nervosité. Il lui fallait tout son calme pour réussir son évasion.

« Il est probable que le jeune homme ne revienne pas avant le jour. »

Elle tenta de défaire les nœuds des liens qui retenaient ses chevilles, mais elle éprouva beaucoup de difficulté. Ce fut encore un morceau de la tasse qui lui servit de couteau. Enfin, elle était libre. Mais il faisait très noir dans ce grenier.

Heureusement, elle savait que dans le coin, il y avait des planches, des morceaux de bois qu'on avait entassés là.

Une très faible lueur lui parvenait de la lucarne. La nuit devait être très claire, autrement, elle n'aurait pu se guider.

Elle transporta quelques planches jusqu'au mur où se trouvait la lucarne. En se levant sur le bout des pieds, elle pouvait toucher à la vitre. En grimpant sur les planches, elle put toucher la petite fenêtre mais ne parvint pas à l'ouvrir. Il lui fallait briser la vitre. Elle enleva son soulier et, avec le talon, fit voler la vitre en plusieurs éclats. Patiemment, elle arracha tous les morceaux restés sur le contour du châssis. Il semblait faire très froid à l'extérieur. Un vent glacial s'engouffrait

déjà dans la petite ouverture.

Marylène savait qu'elle courait un grand danger. Si elle réussissait à se glisser par la lucarne, elle se trouverait sur un toit. Elle risquait de tomber, de se tuer. Le toit avait une pente assez prononcée.

Cherchant à se hisser à la force des poignets, elle retint des cris dérouleur, mais enfin, après des minutes interminables d'efforts, elle réussit à glisser sa tête et ses épaules hors de l'ouverture. Elle appuya ses deux coudes sur le toit. Le vent qui lui fouettait le visage sembla lui donner un regain de vie.

La lune était pleine et le ciel très clair. Marylène regarda autour d'elle.

« On dirait une forêt. À mon avis, je suis dans un camp, à la montagne. Il n'y a pas d'autres maisons dans les environs. »

Au loin, dans le bois, elle aperçut quelque chose qui brillait légèrement sous la lumière de la lune.

« Une voiture, je suis certaine qu'il s'agit

d'une voiture stationnée là. »

Tout de suite, elle songea à un couple d'amoureux venu là pour passer quelques heures à l'abri des regards indiscrets.

Elle sortit complètement par la lucarne et se tint à genoux sur le toit. Elle put jeter un coup d'œil de l'autre côté.

Il y avait un très gros arbre et plusieurs branches touchaient le toit de la cabane.

Marylène n'hésita pas. Elle s'assit à cheval sur le pignon, les jambes pendantes de chaque côté et s'avança lentement vers le gros arbre.

« Mais c'est très facile de descendre par là. »

Une énorme branche touchait au toit et pouvait facilement la supporter. Quelques secondes plus tard, elle se laissait glisser le long du tronc. Enfin, elle toucha le sol.

Marylène s'assit par terre. Sa robe était déchirée, ses genoux au vif, ses poignets et ses chevilles ensanglantés, mais ce n'est pas ce qui lui causait le plus de souci.

Elle avait recommencé à trembler et ce n'était

pas à cause du froid. Elle sentait une brûlure dans sa gorge, dans sa poitrine. Il lui fallait agir et tout de suite.

« Il me faudrait de la drogue... si j'attends, je ne pourrai plus réagir. »

Lentement, elle s'orienta et se dirigea vers l'endroit où elle avait cru apercevoir une voiture.

Le chemin n'était pas très large, suffisant pour laisser circuler une automobile.

« S'il peut y avoir quelqu'un dans cette voiture. »

Elle approchait en hâtant son pas. Elle dut ralentir cependant car la lune venait de se cacher derrière un épais nuage et elle ne voyait plus rien devant elle.

Elle savait cependant qu'elle était près de son but. Elle sut attendre patiemment que la lune réapparaisse et elle reprit sa marche. Enfin, elle aperçut la voiture. Tout était silencieux. Marylène devenait nerveuse. Soudain, elle se mit à rire, comme une hystérique.

« Non, non, ce n'est pas possible... ma

voiture... c'est ma voiture que l'on a cachée là. Mon sac... on m'a enlevé mon sac... mes clefs... c'est trop bête... il faut que je retourne vers la maison. Il doit y avoir une route... »

Mais elle n'en pouvait plus. Ses jambes refusaient de lui obéir. Sa vue devenait de plus en plus embrouillée. Si seulement elle avait eu un peu de drogue en sa possession. Elle tomba à genoux. C'était la fin. Si quelqu'un ne se portait pas immédiatement à son secours, elle ne pourrait jamais plus se relever.

Subitement, elle se souvint. Pour la seconde fois, elle éclata de rire. Elle semblait incapable de retrouver son calme.

« Des clefs... mais oui... sous le capot... j'en ai caché un trousseau. »

Elle se remit rapidement sur pied. Ses forces lui étaient revenues, comme par enchantement, comme par miracle. Elle courut jusqu'à sa voiture, glissa sa main à l'avant de l'automobile, rejoignit le bouton qui lui permettait de soulever le capot.

« Où les ai-je mises... à droite... cachées sous un ruban gommé... »

Sa main fouillait partout, mais elle ne trouvait rien. Si seulement elle avait eu une lampe de poche ou même une allumette.

« C'est peut-être du côté gauche. Il faut que ce soit à gauche. »

Son cœur faillit cesser de battre lorsque sous ses doigts, elle sentit le ruban gommé. Elle l'arracha brusquement.

« Mes clefs ! Je les ai... mes clefs. »

Elle était sauvée. Oui, cette fois, elle aurait la force de se rendre jusqu'à la prochaine maison et de demander du secours.

Elle ouvrit la portière, fébrilement et s'installa au volant.

« On a peut-être retiré la batterie. »

Elle alluma les phares, actionna le klaxon. Tout fonctionnait. Elle glissa la clef de contact du moteur dans la serrure, éteignit ses phares et tourna la clef.

Le moteur ronronna aussitôt, mais l'instant d'une seconde seulement.

Une formidable explosion ébranla tout le voisinage. La voiture fut soulevée de terre et retomba en miettes, se dispersant dans cette forêt montagneuse.

Et le silence recouvrit rapidement les environs. Dans le ciel, la lune et les étoiles continuaient de briller avec encore plus d'intensité.

## VII

### *Identification*

Le Manchot était sous la douche en compagnie de la belle princesse Maurina ! Quelle nuit il avait passée. Hélène était insatiable. Amoureuse experte, elle avait su ranimer l'ardeur du détective. Pendant que l'eau glissait sur son corps, elle se laissait caresser par la main droite du Manchot. Soudain, ce dernier cessa son mouvement de rotation et laissa tomber le savon.

– Le téléphone !

Sans prendre le temps de s'assécher, il courut décrocher le récepteur.

– Allô !

– Monsieur Dumont, ici Henri Mongrain, je m'excuse de vous appeler si tôt...

– Que se passe-t-il ?

– Je viens d’avoir un appel de la Sûreté du Québec.

Mongrain semblait excessivement nerveux. Il avait de la difficulté à parler.

– Prenez votre temps, soyez calme.

À cet instant précis, la belle Hélène parut emmitouflée dans une robe de chambre du Manchot. Elle tenait une serviette à la main et épongea lentement le corps du détective.

L’homme d’affaires expliqua :

– Au début de la nuit, une personne habitant la région de Saint-Hilaire a signalé une explosion à la police. La Sûreté a envoyé des enquêteurs dans la montagne. Non loin d’un camp abandonné, en plein bois, on a découvert ce qui restait d’une voiture. La plaque d’immatriculation était intacte. On a donc pu identifier la propriétaire...

En entendant le mot « la » propriétaire, le Manchot devina la vérité.

– La voiture de Marylène ?

– Oui... et ce n’est pas tout... on a trouvé les restes d’une femme... déchiquetée par

l'explosion.

C'était Marylène, sans aucun doute, pensa le détective.

– On l'a identifiée ?

– Non. On a transporté les restes aux laboratoires de la police. On doit me tenir au courant. Mais je suis certain que c'est elle.

Maintenant, Mongrain parlait beaucoup plus rapidement.

– C'est la pègre. On voulait l'empêcher de parler. Pour ne pas qu'on se lance immédiatement à sa recherche, on nous a fait croire qu'on exigeait une rançon...

– Vous avez prévenu votre femme ?

– Lucienne est dans tous ses états. Elle était près de moi quand j'ai reçu l'appel. J'ai également contacté maître Brébœuf, je l'attends d'une seconde à l'autre. Vous allez venir nous rejoindre, monsieur Dumont ?

Le détective repoussa la main de la princesse.

– Apporte-moi plutôt mon autre robe de

chambre, murmura-t-il.

Puis, reprenant la conversation, il demanda à Mongrain :

– Le policier qui vous a téléphoné vous a-t-il laissé son nom ?

– Oui, une seconde, je l’ai noté. C’est le sergent-détective Tousignant. Cependant, je ne sais pas où le rejoindre.

– Je m’en occupe. Je me rendrai sur les lieux de l’explosion. Je vous téléphonerai aussitôt que j’aurai des nouvelles.

Et il raccrocha. Il enfila rapidement la robe de chambre que la princesse lui avait apportée.

– Marylène a été tuée. Sa voiture a explosé. Mais il y a un tas de choses que je ne comprends pas. Comment pouvait-elle se trouver au volant de son automobile ?

Le Manchot avait déjà repris le récepteur de son téléphone et communiquait avec la Sûreté du Québec. On lui donna un numéro où il pouvait rejoindre le sergent-détective Tousignant.

Lorsqu’il l’eut au bout du fil, le Manchot

déclina son identité.

– Henri Mongrain m’avait engagé pour enquêter sur la disparition de sa belle-fille Marylène. Je suis prêt à collaborer avec vous. J’aimerais bien me rendre sur les lieux de l’événement. Pouvez-vous m’indiquer l’endroit ?

Tousignant lui donna les informations nécessaires pour se rendre au mont Saint-Hilaire.

– J’y retourne dans quelques minutes. Je vous retrouverai là-bas, monsieur Dumont.

Le détective raccrocha et aussitôt Hélène se glissa dans ses bras.

– C’est terrible. Gerry... Marylène, je dois être la prochaine sur la liste. J’ai peur... protège-moi, Robert !

Elle se collait à lui. Ses mains s’étaient glissées sous la robe de chambre du Manchot et le détective savait fort bien que s’il ne repoussait pas immédiatement cette fille de feu, il s’attarderait indéfiniment.

– Soyez raisonnable, Hélène, fit-il en se dégageant. Ici, vous ne courez aucun risque.

Le Manchot s'était déjà rendu jusqu'à sa chambre. Hélène l'avait suivi. Pendant qu'il se vêtait, il lui donnait ses directives.

– Vous ne bougez pas d'ici. Appelez une amie sûre et qu'elle vienne chercher la clef de votre appartement. J'enverrai un policier surveiller l'endroit où vous demeurez. Votre amie pourra prendre tout ce dont vous aurez besoin et vous pourrez aller habiter chez elle.

– J'aimerais beaucoup mieux demeurer ici, je m'y sentirais plus en sécurité.

– Je regrette, mais j'ignore quand je rentrerai. Je vous fais confiance, mais il faut que vous partiez au plus tôt.

Elle s'accrocha à lui.

– Nous nous reverrons, Robert ?

– Peut-être. Mais je vous ai prévenue, je ne veux aucune attache. Pour moi, la rencontre de la princesse Maurina demeurera une magnifique aventure, mais pas plus.

Il installa sa prothèse et, l'instant d'après, il était prêt à quitter son domicile.

– Tu m’embrasses..., une dernière fois ?

Le baiser se serait éternisé si le Manchot ne s’était rapidement dégagé.

– Si tu as besoin d’aide, téléphone au bureau, demande à parler à Candy, je la mettrai au courant.

– Candy, fit Hélène en riant. C’est un nom facile à retenir.

Trente minutes plus tard, le Manchot arrivait sur les lieux de la tragédie. Le sergent-détective Tousignant vint à sa rencontre. Les deux hommes s’étaient déjà rencontrés mais ne se connaissaient pas véritablement. On se serra la main, puis Tousignant indiqua l’endroit où avait été stationnée la voiture.

– L’explosion fut terrible. La fille qui se trouvait à l’intérieur a été déchiquetée. On suppose qu’il s’agit de Marylène Cormier, mais elle sera difficilement identifiable. Sans la plaque d’immatriculation de la voiture, nous nagerions encore en plein mystère.

À ce moment-là, un policier s’avança. Il tenait

un sac à la main.

– Nous avons trouvé ça dans les hautes herbes. Ça devait appartenir à la fille. Nous avons regardé à l'intérieur. Il y a un étui en cuir contenant des papiers d'identification, le permis de conduire et l'enregistrement de la voiture, une carte d'assurance-sociale, tout cela au nom de Marylène Cormier.

– Il semble qu'il n'y ait plus de doute, murmura Tousignant.

– Il n'y en a jamais eu dans mon esprit, ajouta le Manchot.

Le policier poursuivait son rapport.

– Il y avait également deux trousseaux de clefs. Celles-ci, j'ignore à quoi elles servent. Ce sont probablement les clefs de son logis. Quant à celles-ci, aucun doute possible, ce sont celles d'une voiture.

– Il faudra les envoyer aux laboratoires. Si ce sont celles qui servaient à faire démarrer l'automobile, nous serons à nouveau en plein mystère.

– Vous avez examiné la cabane ?

– J’allais le faire avec les experts et les photographes ; vous venez avec nous ?

Le Manchot accepta avec plaisir. Mais avant de suivre Tousignant, il jeta un coup d’œil à sa montre. Il passait à peine huit heures du matin. Il était trop tôt pour téléphoner au bureau et parler à Candy.

On pénétra donc dans cette vieille cabane qui avait dû servir de camp d’été.

– Ça semble être abandonné depuis plusieurs mois, fit Tousignant.

Ce furent les experts en empreintes qui pénétrèrent les premiers dans la maison. Ils se mirent immédiatement au travail.

– Ce petit poêle à l’huile a servi dernièrement, dit un spécialiste. On a dû faire chauffer quelque chose.

Dans le lavabo, on trouva une casserole, deux assiettes et des ustensiles. On chercha à relever des empreintes sur le robinet mais il n’y en avait pas.

– L'eau est fermée, fit un détective. La personne qui a fait chauffer quelque chose a dû apporter de l'eau avec elle car la vaisselle a été rincée mais non lavée.

Il n'y avait qu'une vieille table et deux chaises dans la pièce. L'autre appartement, une chambre sans doute, était vide.

– Reste le second étage, fit le Manchot. Il y a sûrement un grenier, autrement cet escalier ne servirait à rien.

Ce fut encore passablement long avant de pouvoir monter au grenier. Les experts examinaient tout, pouce par pouce.

Lorsque enfin on put s'introduire dans le réduit du second étage, il fut facile de reconstituer la scène.

Il y avait là la tasse brisée, les morceaux de corde coupée, les débris de vitre éparpillés sur le plancher.

– On la gardait prisonnière dans cette pièce, fit Tousignant.

– On lui a apporté de la nourriture et quelque

chose à boire dans une tasse. Elle a cassé la tasse et avec les morceaux a pu couper ses liens, dit le Manchot. Ensuite, ce fut facile pour elle de sortir par le toit.

Tousignant réfléchit quelques secondes, puis ordonna à un de ses hommes.

– Grimpe sur le toit en passant par l’extérieur. Nous sommes tous trop gros pour nous glisser par la lucarne. Tu me diras si d’en haut, tu vois bien l’endroit où se trouvait la voiture.

Le policier ne tarda pas à faire son rapport.

– Oui, je vois parfaitement bien. D’ici on aperçoit facilement l’endroit où s’est déroulée la tragédie.

Tousignant ajouta :

– La nuit dernière, c’était froid mais le temps était clair. La fille a vu la voiture, elle s’est dirigée tout de suite vers cet endroit, croyant sans doute y trouver du secours. Elle a réussi à faire démarrer la voiture et c’est ce qui a causé sa perte. Une telle explosion n’est pas accidentelle. Il s’agit d’un meurtre. On avait placé une charge

très puissante sous le capot.

Le Manchot était soucieux.

– Il y a des faits qui sont inexplicables, sergent.

– Quoi donc ?

– Comment les criminels pouvaient-ils deviner qu'elle réussirait à se débarrasser de ses liens, à se glisser par la lucarne et surtout à faire démarrer la voiture ? Cela semble complètement illogique.

– Peut-être pas, fit Tousignant. La jeune fille aura simplement devancé l'heure fatidique. On demande la rançon, Mongrain paie. On libère la fille et on lui dit où elle peut récupérer sa voiture. Elle aurait été tuée de toute façon.

– Vous devez avoir raison.

Il était maintenant neuf heures. Le Manchot décida de retourner à sa voiture. Il pouvait téléphoner au bureau et donner des ordres à Candy.

Il demanda à sa collaboratrice de s'occuper de la fille qui se trouvait à son appartement.

– Que Michel t’accompagne. Qu’il lui demande des renseignements sur un dénommé Curly. Je veux que Beaulac enquête sur ces bandes de motards.

Le détective résuma toute la situation à Candy.

– Je me charge de tout, Robert. Et vous, que comptez-vous faire ?

– Je retourne immédiatement à Montréal. Je me rends chez Mongrain. J’ai hâte de rencontrer son épouse et j’ai quelques questions à leur poser.

Le détective raccrocha. Tousignant tenta de le cuisiner afin de lui arracher tout ce qu’il savait.

– Pour l’instant, je nage dans le noir, sergent. D’ailleurs, tant que nous n’aurons pas identifié positivement la fille, nous tournerons en rond.

Il remit sa carte au sergent.

– En appelant à mon bureau, ils sauront où me rejoindre.

– Ne partez pas tout de suite. J’ai des tas d’autres questions à vous poser, répondit sèchement Tousignant.

\*

Candy venait de raccrocher.

« Robert est imprudent. Laisser seule, chez lui, une fille qu'il ne connaît pas. Elle peut dévaliser tout l'appartement. »

Aussi, elle décida de téléphoner immédiatement à Hélène Lortie.

« Avant de demander aux policiers de poster un homme devant la porte de son appartement, je vais voir si je ne peux pas me charger seule de cette mission. »

Mais personne ne répondit à l'appel de Candy.

« Pourtant, Robert lui a dit de ne pas bouger de là. »

Elle alla trouver le grand Michel Beaulac.

– Tu vas venir avec moi, dit-elle. On va prendre ta voiture, je te raconterai tout en route. Demande à Yamata, elle possède un double des clefs qui servent à ouvrir la porte de

l'appartement de monsieur Dumont.

– C'est chez lui que nous allons ?

– Oui. Et le patron a du travail pour toi. Tu dois laisser les enquêtes en cours. Celle-ci est la plus importante. Nous avons affaire à de dangereux criminels. Tes amis de la pègre !

Michel sursauta :

– Mes amis ? Tu sauras, ma grosse...

– Cesse de discuter et allons-y. Lorsque tu as quitté la police officielle et avant que tu te joignes au Manchot, tu as fréquenté ce milieu...

Michel ne l'écoutait même pas. Yamata lui remit les clefs de l'appartement de Dumont.

– Viens !

En cours de route, Candy lui résuma ce qui s'était passé depuis la disparition de Marylène Cormier.

Le grand Michel murmura :

– J'ai hâte de voir cette Hélène Lortie, moi. Si le patron a passé la nuit avec elle, ce doit sûrement être un beau brin de fille.

Candy ricana :

– Juge donc pas les autres selon ton comportement.

La voiture se stationna devant la porte de la maison à appartements où demeurait le Manchot.

Michel entra le premier suivi de Candy. Mais avant de s’engager dans l’ascenseur, il sonna à l’appartement du détective. Il ne reçut aucune réponse.

– À mon avis, elle est partie sitôt que Robert l’a laissée seule, fit Candy. Il est fort possible que cette fille ait été chargée de distraire le patron pendant qu’on assassinait la jeune Marylène.

Michel ouvrit la porte donnant dans le corridor en se servant d’une des deux clefs. Candy et lui prirent l’ascenseur et montèrent au quatrième. Avant d’introduire la clef dans la serrure, le grand Beulac frappa durement le battant de la porte.

– Qu’est-ce que ça te donne ? demanda Candy. Tu vois bien qu’il n’y a personne.

Il se décida enfin à ouvrir.

Les assistants du Manchot ne firent qu'un pas et s'arrêtèrent brusquement. Là, dans le corridor, tout près de la porte, vêtue d'une robe de chambre de Robert Dumont, la belle princesse Maurina était étendue sur le parquet sans vie.

Michel repoussa Candy et se pencha sur la fille.

– Elle est morte, dit-il. Regarde la marque à son cou. Elle a été étranglée, probablement avec une petite chaîne.

## VIII

### *Aux prises avec les motards*

Candy et Michel hésitèrent avant de poser un geste. Devait-on prévenir la police immédiatement ou tenter d'entrer en communication avec le patron.

– S'il était à Saint-Hilaire et qu'il t'a dit qu'il revenait à Montréal, il doit être en route. Je l'appelle tout d'abord dans sa voiture.

Il sortit son calepin, trouva le numéro et le composa. Mais il ne reçut aucune réponse.

– Téléphone à Yamata. Elle peut tenter de le rejoindre par son télé-chasseur. Qu'il téléphone ici le plus tôt possible.

– Tu sais qu'on ne doit toucher à rien. Si on s'attarde dans l'appartement, la police aura des tas de questions à nous poser.

– Et si nous n’étions pas venus ici, cette fille n’aurait pas été découverte avant ce soir par le patron.

– Tu as raison.

Pendant que Michel causait avec son amie, la secrétaire de l’Agence, Candy se penchait sur Hélène. Elle entrouvrit la robe de chambre et se rendit compte que la fille était entièrement nue.

– J’ai l’impression que Robert n’est pas tiré d’affaire, surtout qu’il y a certains policiers municipaux qui ne l’aiment pas du tout. Il faudra qu’il explique la présence de cette fille nue dans son appartement.

Michel revint bientôt.

– Qu’est-ce que tu fais là ? Pourquoi touches-tu au cadavre ?

– Je la regardais.

Dix minutes qui parurent interminables s’écoulèrent avant que la sonnerie du téléphone ne retentisse.

Candy voulut se précipiter, mais Michel la retint.

– Laisse-moi faire, une série d’empreintes digitales sur l’appareil, c’est suffisant. Il décrocha.

– C’est vous, patron ?

– Oui, Michel. Que se passe-t-il ?

– Nous avons suivi vos ordres, Candy et moi, nous nous sommes rendus à votre appartement. Mais personne ne répondait. Faut dire que j’avais essayé de téléphoner pour que la fille n’ait pas trop peur. Yamata m’avait remis les clefs supplémentaires. Nous sommes entrés et... on l’a trouvée morte, assassinée !

– Quoi ?

– On n’a pas encore prévenu la police. On a préféré vous avertir. Qu’est-ce qu’on fait maintenant ?

– Attendez-moi, je viens tout juste de quitter Saint-Hilaire. Le sergent-détective Tousignant a pris un malin plaisir à me retenir. Je serai là dans une trentaine de minutes.

Le Manchot allait raccrocher.

– Oh, Michel, un instant.

– Oui, patron ?

– Candy t’a mis au courant de l’affaire ?

– Oui, j’en sais passablement long.

– Tu connais le club « Scandale » ?

– J’en ai entendu parler.

– Ce club, le jour, est fréquenté par des motards et, le soir, c’est une disco avec danseuses nues. Gerry, le jeune motard qui a été tué, faisait partie de cette bande. La princesse, celle que tu as trouvée dans mon appartement, était la sœur de Gerry. Elle m’a parlé d’un chef de bande, un dur, il se nomme Curly. On le dit très dangereux. Il est armé d’une chaîne et n’hésite pas à s’en servir. Michel s’écria :

– Une chaîne ? Sacrement ! C’est avec ça qu’on a étranglé votre princesse.

– Alors, inutile de m’attendre. Essaie d’obtenir le plus de renseignements possible sur ce Curly, sur Gerry, ses amis... À mon avis, quelques-uns ont été mêlés à l’assassinat.

– Compris, patron.

– Surtout, pas d'imprudences, Michel. Dans cette affaire, tous ceux qui ont décidé de m'aider semblent avoir été réduits au silence.

– Craignez rien. De plus, je vous tiendrai au courant sitôt que j'aurai appris quelque chose. Candy ne bouge pas d'ici ?

– Non, qu'elle m'attende.

Cette fois, le Manchot raccrocha. Michel transmit les ordres du patron.

– Moi, il m'a confié une mission spéciale, dangereuse. Je regrette d'avoir à te laisser seule avec un cadavre, mais on a besoin de mes lumières.

Candy regrettait de ne pas avoir pris sa propre voiture. Michel lui tendit ses clefs.

– Tu t'en fais inutilement. Tiens, prends mon « char », moi, je n'en aurai pas besoin, je viens d'avoir une idée sensationnelle.

– Laquelle ?

– Le patron m'a toujours dit que trop parler peut nuire... surtout avec les femmes. Salut.

Et il sortit précipitamment de l'appartement.

Candy ne perdit pas une seconde et se dirigea vers la fenêtre du salon. De là, elle pouvait voir la rue. La voiture de Michel était stationnée devant la maison.

« Ce grand idiot a peut-être un autre trousseau de clefs. Il aime s'amuser à mes dépens. »

Elle vit apparaître Michel, mais au lieu de se diriger vers sa voiture, il héla un taxi.

« Quelle idée peut-il bien avoir ? Il n'a pas l'habitude de jeter son argent par les fenêtres, de voyager en taxi, surtout quand sa voiture est là. »

Mais elle avait beau se creuser les méninges, il lui était impossible de deviner les intentions de son collègue.

\*

– Si c'est pas le grand Beaulac ! Qu'est-ce que tu fais de bon ? Ça fait une éternité qu'on s'est pas vus ?... La dernière fois, c'est quand tu as

décidé de vendre ta moto et tout ton équipement. Qu'est-ce que tu deviens ? C'est vrai que t'es plus dans la police officielle, que tu travailles pour ce détective privé qui n'a qu'un bras ?...

– Excuse-moi, Bernard, mais j'ai pas le temps de répondre à toutes tes questions. Oui, je travaille pour le Manchot et je suis sur une enquête. Tu as une moto à me louer ? Pas seulement une moto, il me faut un costume, enfin, tout.

– Pour quand ?

– Tout de suite.

– Dis donc, tu en demandes des choses. Pour la motocyclette, y a pas de problème, mais le costume, j'ai pas grand choix. Qu'est-ce que tu désires exactement ?

– Ça n'a pas d'importance, je veux avoir l'air d'un gars de moto, c'est tout.

– Viens avec moi, on va essayer des pantalons, une veste, des bottes.

Tout en choisissant son costume, Michel questionna :

– Des motards, t’en connais beaucoup ?

– Un peu. Il y a des bandes qui s’équipent ici, mais j’suis dans un drôle de business. T’as déjà entendu parler de la guerre des gangs ? Il suffit qu’un groupe m’encourage pour qu’un autre me boycotte.

– Tu as dû lire, dans les journaux de ce matin, qu’un motard avait été tué, un type qui s’appelait Gerry.

Bernard le regarda :

– Tu enquêtes sur sa mort ?

– Tu l’as connu ?...

– Pas personnellement. Si tu veux un conseil, le grand, laisse tomber. Les bandes de motards, il y en a plusieurs. On les traite tous de criminels, mais c’est faux. C’est vrai qu’ils aiment à jouer les durs, c’est vrai que dans les bandes, y a toujours des moutons noirs, mais en général, les gars sont corrects pourvu qu’on ne leur pile pas sur les pieds. Par contre, il y en a d’autres qui fréquentent le milieu de la pègre. Ceux-là, ils sont devenus des drogués, souvent des voleurs et ils

sont capables de tuer. Ce Gerry faisait partie d'une de ces bandes. Vu que t'as été dans la police, le grand, il me semble que j'ai rien à t'apprendre ? Tu travailles pour la pègre, on se sert de toi, puis quand t'es plus utile, que t'es devenu un fardeau, on se débarrasse de toi. Tiens, essaie ces bottes-là.

Beaulac s'assit sur un petit banc, enfila les bottes, puis se leva.

– Parfait, elles me font bien. Maintenant, il ne me manque que le casque.

– Ça, c'est facile, j'ai toutes les grandeurs. Tu veux que je te pose un insigne dans le dos ?

– Non. Je ne fais pas partie d'un club. Je sais fort bien que ces dessins sont des codes. Alors, je ne prends pas de chances. Selon toi, ce Gerry, c'était un bon à rien ?

– Je l'ai connu alors qu'il était correct, le petit, mais il a commencé à se droguer, il avait besoin d'argent, alors, il est entré dans l'engrenage.

Bernard lui tendit un casque. Michel l'essaya mais il était trop petit.

– Ça ne me surprend pas, dit son camarade en riant. T’as toujours eu la tête enflée.

En plaçant un deuxième casque sur sa tête, Michel demanda :

– Curly, ça te dit quelque chose ?

Le nom avait fait son effet. Bernard avait levé rapidement la tête, avait regardé Michel, puis s’était retourné et rangeait ses casques.

– Curly, c’est un nom vague. Y en a plusieurs des Curly.

Michel le saisit vivement par le bras et le fit pirouetter sur lui-même.

– Allons, dis-moi la vérité. Tu connais le Curly dont je parle, ça a paru tout de suite sur ton visage. Tu as déjà eu affaire à ce gars-là ?

Bernard murmura :

– J’peux pas parler. J’tiens à la vie, moi.

– Bernard, tu me connais, insista Michel, tu sais bien que ça restera entre nous.

L’autre hésita.

– Prends ton équipement et va-t’en, Beaulac.

J'en ai déjà trop dit.

– Tu as eu des démêlés avec ce Curly ?

Bernard regarda autour de lui.

– C'est un maudit salaud, un bandit. Il est venu avec une bande. Ils se sont servis à même mon stock. Ils ont pris pour mille piastres de marchandise. Ils m'ont prévenu. Si je disais un mot, un seul, je pourrais payer de ma vie. Depuis ce temps-là, j'ai toujours un revolver sur moi et le premier écœurant de cette bande-là qui osera revenir, je lui tire dessus.

– Allons, calme-toi. C'est vrai que ce Curly se tient au club « Scandale » ?

– Je ne le sais pas et j'veux pas le savoir, c'est clair. T'as fini ?

– Je vais te demander un dernier service. J'endosse le costume. Tu peux garder mes vêtements. Je te les réclamerai quand j'aurai terminé ma mission.

Michel cependant prit son porte-monnaie, ses clefs et son revolver.

– Je peux te signer un chèque. Combien me

loues-tu ça ?

– Si tu me rapportes le tout en bon état, je ne te chargerai pas un cent.

Beaulac lui serra la main.

– Toi, t'es un ami. Crains rien, je ne l'oublierai pas.

Quelques minutes plus tard, le grand Beaulac enfourchait une moto presque neuve.

– Un conseil, Beaulac. Si tu rencontres d'autres motards et que t'as pas d'insigne, on va te poser des questions. Dis que tu viens tout juste de te procurer cet équipement-là, que tu ne fais partie d'aucune bande et que t'arrives d'en dehors de la ville, du pays. Évite de donner des détails. Te laisse pas impressionner. Je te connais, je sais que t'es capable de jouer au dur. Ces gars-là, ils aiment ça.

– Merci du renseignement.

– Surtout, évite ce Curly. Son nom est fait. C'est un traître qui n'hésitera jamais à te frapper, mais dans le dos.

Bernard regarda la moto s'éloigner.

– Pauvre Beaulac ! J’aime encore mieux être à ma place qu’à la sienne. S’il parle trop, s’il questionne trop, il court directement à sa perte !

\*

Le Manchot avait prévenu le sergent-détective Tousignant.

– Je sais que la mort d’Hélène est du domaine municipal, mais ça a rapport avec le meurtre de Marylène et du jeune Gerry. Alors, j’aimerais que vous veniez.

– Entendu, j’arrive.

Robert Dumont était à couteaux tirés avec l’inspecteur Bernier, chef de l’escouade des homicides de la police municipale. Les deux hommes se détestaient. À cause de Bernier, Dumont avait abandonné une brillante carrière dans la police officielle.

L’inspecteur, d’autre part, lui pardonnait difficilement sa réussite et chaque fois que l’occasion se présentait, il cherchait à mettre les

bâtons dans les roues lors des enquêtes du Manchot.

– Quand mon cher ami l’inspecteur va apprendre qu’une femme, presque nue, a été étranglée dans mon appartement, il va s’acharner sur moi, confia Dumont à la jolie Candy. Aussi, je préfère que Tousignant soit ici. Ce meurtre le regarde même s’il a été commis dans la métropole. Bernier est toujours plus tolérant devant des collègues d’un autre corps policier.

Candy voulait bien connaître la vérité concernant Hélène Lortie, mais d’un autre côté elle ne voulait pas se montrer trop indiscreète.

– Vous m’avez dit que vous aviez offert le gîte à cette fille ? Vous craigniez pour sa vie, parce qu’elle est la sœur de ce Gerry ? C’est pour ça que... vous l’avez fait coucher... sur votre divan.

Le Manchot regarda la jolie blonde.

– Ça te tracasse, n’est-ce pas ? Tu voudrais bien savoir comment il se fait qu’elle soit nue sous une de mes robes de chambre. Eh bien oui, on a fait l’amour... et toute la nuit ! Ce matin,

quand j'ai reçu un appel, nous étions sous la douche, tous les deux. Satisfaite ?

Candy était devenue toute rouge.

– Votre vie privée ne me regarde pas.

– Non. Alors, garde pour toi ce que je viens de te confier. La version officielle ? La princesse a passé la nuit sur le divan et, ce matin, elle voulait prendre une douche. Je lui ai passé ma robe de chambre et elle était sous l'eau quand j'ai quitté mon appartement. C'est clair ?

Candy demanda :

– Pourquoi m'avoir dit la vérité, Robert ?

– Parce que si je t'avais raconté cette version, tu ne m'aurais jamais cru. Tu sais que j'adore les jolies femmes et s'il se présente une occasion comme celle-là, je ne la repousse pas... surtout si ma partenaire peut m'apprendre des choses intéressantes entre deux baisers.

La blonde détective fit bifurquer la conversation.

– Qui savait qu'elle était ici ?

– Personne, même pas Mongrain. Je suis parti de chez lui avec Hélène, hier soir. Selon toutes les apparences, je devais la reconduire chez elle.

– On a dû vous suivre.

– Non, j’ai vérifié, mais j’ai oublié une chose très importante. J’aurais dû surveiller les alentours de mon appartement. Depuis que nous nous occupons de cette affaire, on semble connaître nos moindres faits et gestes. On m’a vu entrer en compagnie d’Hélène, je suis sorti seul.

On a donc conclu qu’elle était dans mon appartement. Elle n’était pas encore vêtue. On a frappé à la porte, presque aussitôt après mon départ. Elle a dû penser que c’était moi qui revenais et elle a ouvert.

Lorsque le sergent-détective Tousignant arriva, il reprocha tout de suite au Manchot de ne pas avoir prévenu les autorités municipales.

– J’aime mieux que vous le fassiez vous-même, sergent. Vous devez avoir des amis dans l’escouade des homicides, ici à Montréal ?... Vous n’avez qu’à dire que vous aviez à interroger

une fille, concernant une histoire de meurtre, que vous l'avez trouvée morte, étranglée. Surtout, ne mentionnez pas mon nom. Ne donnez que l'adresse. On découvrira la vérité bien assez tôt.

\*

Le bar-restaurant « Scandale » était situé dans le vieux Montréal, non loin du port. Le soir, ce bar-restaurant se transformait en discothèque. Le jour, on n'y servait que des sandwichs, des hot-dogs, des hamburgers, des frites, de la bière et des boissons gazeuses. De nombreuses motos étaient toujours stationnées devant le restaurant.

Rares étaient les clients non connus de l'endroit qui se risquaient à entrer dans ce repaire. Par contre, le soir, l'endroit était plus accueillant. On défendait aux motards de stationner les motos devant la porte, des enseignes lumineuses attiraient les touristes en mal de sensation. Sur les affiches, on pouvait lire que pas moins de dix danseuses se donnaient en

spectacle. On présentait également des couples érotiques, soit un homme et une femme, puis deux filles. Enfin, les danseuses pouvaient exécuter leur numéro sur un lit ou à la table du client. De plus, il y avait de la musique disco sur laquelle on pouvait danser.

Un client, qui savait s'y prendre, pouvait facilement se procurer « un joint » et, les filles de joie, sans s'afficher ouvertement, se tenaient sur les lieux. Mais jamais elles ne faisaient de sollicitation. Il fallait les inviter à danser, leur proposer une sortie et la plupart du temps, le client se rendait à un endroit où la fille allait le rejoindre une dizaine de minutes plus tard.

Ce matin-là, il n'y avait que trois motos devant la porte du « Scandale ». Les clients habituels arrivaient toujours vers midi, pas avant. Michel stationna sa moto en plein centre de l'espace réservé à cet effet.

Cigarette au bec, il entra dans le restaurant. Une fille était installée derrière le comptoir. Le grand Beaulac s'approcha.

– Si c'est pour manger, dit la fille, on ouvre

pas la cuisine avant onze heures.

– J’veux pas manger. Donne-moi une bière.

La salle était sombre. Michel distingua quelques types installés à une table et causant à voix basse. Ils devaient être des motards.

La serveuse apporta la bière à Michel.

– C’est à toi la moto, juste devant la porte, au centre du stationnement ? demanda-t-elle.

– Oui.

– Tu fais mieux de la décoller de là. Tous ces endroits sont réservés. Les gars arrivent vers onze heures.

– Ma moto va rester là, c’est clair. Je plains le premier morveux qui osera la déplacer.

La serveuse lui fit signe de se taire.

– Pas si fort. Tu vas avoir des ennuis. Les gars aiment pas les étrangers et le patron ne veut pas de troubles.

Les trois jeunes, installés à la table, s’étaient levés. Ils s’avancèrent vers le comptoir.

– Avez-vous vu le beau costume neuf, les

gars ? Et la moto... c'est quelque chose ! Probablement le petit chouchou d'un papa d'Outremont qui vient d'hériter et qui veut nous en jeter plein les yeux.

Michel se retourna lentement, le verre de bière à la main.

– À votre santé, les jeunes.

– Oh, il fait son fendant à part ça.

– On aime pas les gars dans ton genre, t'entends. Alors, « crisse » ton camp d'ici.

– J'attends Curly !

Le nom fit un effet magique. Les fanfarons s'adoucirent brusquement. L'un d'eux s'installa même sur la banquette, près de Michel.

– Tu connais Curly ?

– Attention à mes bottes, veux-tu ? J'aime pas qu'on les salisse, fit le grand Beaulac en poussant rudement la jambe du jeune.

Le jeune se leva brusquement.

– Toi, si tu cherches le trouble, tu vas l'avoir !

Il voulut mettre son poing à la figure de

Michel. Sans même bouger de son siège, Michel l'attrapa par le poignet, lui ramena la main derrière le dos et mit de la pression.

– Lâche-moi, tu vas me casser le bras.

– Tiens-toi tranquille. Vous autres aussi. C'est Curly que je suis venu voir, pas des morveux de votre espèce. J'ai un message pour lui, de la part de Gerry et de la princesse.

Les jeunes motards se regardèrent, puis ils décidèrent de retourner à leur table. Michel avait sûrement créé une impression... mais peut-être pas très favorable.

Il n'avait pas remarqué la serveuse qui, pendant qu'il discutait avec les trois motards, avait logé un appel.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent. Michel, qui s'abstenait de boire, n'avait pas touché à son verre. Il avait fait mine de le porter à sa bouche devant les trois jeunes, mais pas plus. Maintenant, il attendait l'arrivée des autres motards.

Soudain, on entendit des bruits de moteur.

Michel jeta un coup d'œil à l'extérieur. Trois motos arrivaient. Les trois jeunes arrêtaient leurs engins presque au centre de la rue, descendirent et s'avancèrent près de la moto de Beaulac.

On allait s'en emparer, sans doute pour la déplacer. Immédiatement, le détective se leva et sortit du restaurant.

– Touchez pas à cette moto, fit-il d'un ton extrêmement calme.

L'un des jeunes s'approcha de Michel. Il était aussi grand que lui. Une chaîne faisait le tour de son corps, à la hauteur de la ceinture, un autre bout pendait le long de sa jambe.

– T'as pris ma place.

– Cet endroit est à tout le monde, dit Michel. Tu n'as qu'à te stationner ailleurs.

– Enlevez la moto ! ordonna le jeune à ses deux compagnons.

– Et moi, je vous ordonne de pas y toucher, c'est clair ?

Mais les deux motards, n'écoutant que la voix de leur chef, s'approchèrent pour déplacer l'engin

de Beaulac. Rapide comme l'éclair, le grand Michel fit un pas en avant et une seconde plus tard, il faisait pirouetter le patron du groupe puis le retenait solidement à la gorge.

– Si vous touchez à mon bicycle, je l'étrangle sous vos yeux.

La foule commençait à se rassembler.

– Fais pas le cave, murmura le jeune homme d'une voix étouffée. Si tu ne me lâches pas, tu sais ce qui t'attend ?

– C'est toi, Curly ?

– Oui.

– J'ai à te causer. Ordonne à tes gars d'entrer dans le bar et d'aller s'asseoir, bien tranquilles.

Michel desserra son étreinte et porta immédiatement la main à sa ceinture.

– Je te préviens, je suis armé et j'ai jamais hésité à tirer, même en pleine rue. La légitime défense, ça existe. Vous allez tous entrer en passant devant moi.

Mais l'assistant du Manchot n'eut pas le temps

de se retourner. Il n'avait pas vu les trois premiers motards sortir sans bruit du restaurant. Il fut rapidement saisi par les deux bras.

– La situation est légèrement changée, ricana Curly, c'est toi qui vas passer le premier. Faites-le rentrer, les gars, (*dans l'édition originale, quelques mots manquent ici*) chaîne qui pendait à sa ceinture.

La porte du bar ne s'était pas sitôt refermée que ceux qui tenaient Michel s'éloignèrent en vitesse. La chaîne fendit l'air et le détective sentit une douleur très vive aux jambes. Il tomba à genoux. Si cette lourde chaîne s'abattait sur la tête de Michel son crâne volerait en morceaux !

## IX

### *Au secours de Michel*

Les policiers étaient en grand nombre dans le petit quatre pièces du Manchot. Il y avait une équipe de la Sûreté du Québec et une autre de l'escouade des homicides de la police municipale. Elle était dirigée par le sergent-détective Authier, un bon ami de Robert Dumont.

– Heureusement que Bernier ne sait pas que cette fille a été tuée ici. Autrement, il rappliquerait aussitôt, dit Authier à son camarade.

– Jacques, peux-tu prendre ma déposition tout de suite ? demanda le Manchot.

– Pourquoi ?

– Il faut absolument que je passe à mon bureau le plus tôt possible. Il y a un certain enregistrement que je désire écouter. Ensuite, je

dois rencontrer monsieur Mongrain, son épouse et maître Raymond Brébœuf.

Le sergent demanda :

– Brébœuf, celui qui dirige l'enquête sur le crime commercialisé ?

– Exactement.

– Un homme extraordinaire et que j'admire beaucoup. Mais je préfère être à ma place. Si ce type-là ne se fait pas descendre avant le début des auditions...

Authier arrêta sa phrase brusquement :

– Une seconde, veux-tu dire par là que la mort de cette danseuse a quelque chose à voir avec l'enquête que dirige Brébœuf.

– Fort possible.

Et il lui résuma la situation :

– Marylène Cormier, une fille qui devait hériter d'un demi-million de dollars à ses vingt et un ans, est une jeune droguée, une fille qui fréquente le milieu de la pègre et qui a réussi à se faire des amis haut placés. Elle disparaît

mystérieusement alors que maître Brébœuf l'a presque convaincue de témoigner à son enquête. Un jeune motard, Gerry Lortie m'offre sa collaboration, on le trouve mort quelques heures plus tard. Sa sœur, la princesse Maurina veut venger son frère. Elle se rend chez Mongrain où je la retrouve. Je pressens le danger et au lieu de la conduire à son appartement, je l'emmène ici, la questionne et la fait coucher sur mon divan. Ce matin, je suis éveillé par le téléphone m'annonçant l'explosion d'une voiture et la mort probable de Marylène Cormier. J'ordonne à la princesse de ne pas bouger d'ici. Je décide de lui envoyer Candy. Moi, je quitte mon appartement alors qu'elle se prépare à prendre sa douche. Candy reçoit mon appel, elle se présente ici et la trouve morte, étranglée.

Tousignant se mêla à la conversation :

– C'est pourquoi nous désirons enquêter sur la mort de mademoiselle Lortie. Toutes ces affaires se touchent.

Authier avait pris des notes.

– Selon moi, il est clair que les chefs de la

mafia sentent le danger et ont décidé d'éliminer tous ceux qui pourraient témoigner contre eux.

– Possible, murmura le Manchot. Les deux policiers regardèrent curieusement le détective.

– Vous avez une autre idée, Robert ?

– Peut-être. Je dois absolument écouter l'enregistrement des conversations que j'ai eues dans mon bureau.

– Avec qui ? demanda Tousignant.

– Avec Mongrain, qui est mon client, et maître Brébœuf.

Le sergent-détective Authier ne savait trop que faire. Son supérieur lui reprocherait sûrement de ne pas avoir amené le Manchot au poste afin de l'interroger longuement. C'est quand même dans son appartement qu'avait eu lieu le dernier crime.

– Le médecin légiste a-t-il examiné la victime ? demanda soudainement Candy.

– Oui, pourquoi ?

– Il peut sûrement vous dire à quelle heure cette jeune fille est morte. On fit venir le

médecin.

– Je pourrai vous donner une heure exacte lorsque j’aurai fait l’autopsie.

Candy insista :

– Vous devez quand même avoir une idée ?

– D’après la rigidité du cadavre, la mort remonte à environ deux heures, pas plus que ça !

Le Manchot avait compris le but que poursuivait Candy.

– Ça veut dire huit heures du matin ? Mais à cette heure-là, j’étais en route pour Saint-Hilaire. J’ai un alibi, demandez au sergent-détective Toussignant, il va vous le confirmer.

– À huit heures, vous étiez arrivé à Saint-Hilaire, Dumont.

– Alors, je ne peux être coupable de ce meurtre. Je vous ai dit tout ce que je savais et je vais vous faire une promesse, sergent Authier.

– Laquelle ?

– Vous avez confiance en moi ? Si dans vingt-quatre heures je n’ai pas résolu ce mystère, j’irai

moi-même au poste central et mon ami Bernier pourra m'interroger autant qu'il le voudra. Et cette promesse, je vous la fais devant témoins.

Le sergent-déetective Authier devait rendre sa décision. Il ne voulait pas déplaire à un vieux camarade, mais n'avait pas non plus l'intention d'essuyer les foudres de l'inspecteur Jules Bernier.

\*

Michel, à genoux, regarda autour de lui. Six motards avaient formé un cercle et l'un d'eux tenait à la main la chaîne avec laquelle on l'avait frappé aux jambes.

– Prends-lui son revolver, ordonna Curly.

On désarma le détective. Michel, toujours à genoux, fit mine de se passer la main dans la figure. Ses doigts descendirent rapidement le long de son cou. À l'intérieur de son veston de cuir, il y avait le fameux émetteur, l'espèce de stylo avec lequel il pouvait lancer un appel.

Un des motards ricana :

– Tu le frappes aux jambes et c'est à la poitrine qu'il a mal.

– Une douleur, murmura Beaulac. Ça va passer.

Il se frottait la poitrine. Mais entre son pouce et son index, il avait ainsi saisi le capuchon de son appareil, il le tira puis se mit à appuyer sur le bouton.

– Debout ! ordonna Curly. Aidé par un des motards, le grand Beaulac se redressa.

– Alors, c'est moi que tu veux voir ? Parle, je t'écoute. Tout d'abord, tu viens d'où ? On ne t'a jamais vu dans les parages.

Michel réfléchissait rapidement. Il lui fallait gagner du temps, trouver une explication plausible, sinon, c'était la mort qui le guettait.

– J'habite New York depuis deux ans.

Il connaissait les chefs de la mafia new-yorkaise de renom.

– Je travaille pour Luigi Gorino, ça vous dit

quelque chose ? J'ai reçu un appel de la princesse Maurina. Il y a des choses que vous ignorez tous. La princesse et Gerry sont frère et sœur.

Curly et les autres se regardèrent.

– Va faire croire ça à d'autres. Gerry couchait avec la princesse.

– C'est ce qu'il vous a laissé croire. Je vous dis la vérité. Hélène Lortie, c'est le véritable nom de la princesse, a demandé du secours. À New York, vu que je connaissais Gerry, on a décidé de me déléguer.

Maintenant, la douleur aux jambes de Michel était presque disparue.

– On m'a dit de m'adresser à Curly. Vous saviez que les grands patrons ont entendu parler de vous ?

Curly se redressa, l'air fanfaron.

– Ça ne me surprend pas.

– Mais je me demande quelle opinion ils auront de toi, là-bas, quand ils apprendront que tu t'es permis de frapper leur envoyé à coups de chaîne.

Beaulac prenait de plus en plus d'assurance. Maintenant, il tutoyait Curly, le traitait en inférieur.

– J'ignorais qui vous étiez, murmura Curly. Pourquoi vous adresser à moi ? Je ne sais absolument rien sur la mort de Gerry, moi.

– J'ai des questions précises à te poser, mais pas devant des petits morveux, des enfants d'école.

Les cinq motards protestèrent.

– Vas-tu le laisser nous insulter de cette façon-là ? Tu vois bien qu'il est en train de t'endormir, Curly.

– Il ne vient peut-être pas de New York.

Curly était hésitant.

– Si tu veux une preuve, fit immédiatement Michel, tu as dû entendre parler de monsieur Lionel ?

Monsieur Lionel était un des rois de la pègre montréalaise. Michel avait déjà eu des démêlés avec lui, il lui devait une très forte somme qu'il ne pouvait rembourser. Le Manchot, dans le but

d'aider son assistant, avait pris des arrangements avec Lionel. Il pouvait lui fournir certaines indications qui ne nuisaient pas à la justice et Lionel avait accepté.

Les deux hommes n'étaient pas des amis, mais ils se respectaient mutuellement.

– Je peux lui téléphoner immédiatement. Il va te parler. Ou plutôt, appelle-le toi-même et demande-lui si tu peux faire confiance au grand Michel !

Beaulac avait toujours à la mémoire le numéro de téléphone du club où l'on pouvait rejoindre monsieur Lionel.

– Allez vous asseoir là-bas, les gars. Toi, Tony, remets-lui son revolver.

– Tu es un imbécile, Curly !

C'était Michel qui avait lancé cette phrase.

– Garde mon arme jusqu'à ce que nous ayons discuté. Ensuite, si tu le juges à propos, tu pourras me rendre mon revolver.

Cette dernière phrase de Michel Beaulac réussit à rétablir la confiance. Les motards

s'éloignèrent. Curly et le détective s'installèrent au bar.

– Tu prends quelque chose ?

– J'ai même pas touché à ma bière, répondit Michel. Moi, l'avant-midi, je préfère le lait !

Curly éclata de rire. L'assistant du Manchot venait de gagner la première manche contre l'un des plus dangereux motards de la métropole.

\*

– Allez-y Robert, si Bernier m'interroge à votre sujet, je dirai que je n'ai pu encore entrer en communication avec vous, que vous étiez avec les policiers provinciaux.

Puis, se tournant vers ses hommes, Authier demanda :

– Vous avez compris, vous autres ?...  
Personne n'a vu Robert Dumont.

Le Manchot allait quitter son appartement lorsque brusquement Candy courut vers lui.

– Robert !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je viens de recevoir un appel au secours !  
L'émetteur de Michel vient de transmettre le signal !

– Où est-il ?

– Je l'ignore. Il devait enquêter sur ce Curly. Il m'a même laissé sa voiture. Il a mentionné le club « Scandale »...

– Il a lancé le signal à plusieurs reprises ?

– Deux fois, mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il a replacé le capuchon coupant tout contact. Autrement, son appareil aurait continué à émettre un son.

Le Manchot réfléchissait.

– Authier !

Le sergent-détective se retourna :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Je vous croyais parti, Robert.

– Je m'en vais, mais je voudrais que mademoiselle Varin m'accompagne. Vous n'avez

sûrement pas besoin d'elle ici.

– Pas pour le moment.

Le Manchot et son assistante sortirent avant que le sergent-détective ne change d'idée.

– Prends la voiture de Michel et rends-toi au « Scandale ». Mais sois prudente.

– Vous ne m'accompagnez pas ?

– Non. Il me faut écouter cet enregistrement.

– Mais pourquoi ? Je l'ai entendu en entier, moi, et je n'ai rien trouvé de spécial dans ces conversations.

– Fais ce que je te demande. Quand tu auras rejoint Michel, quand tu sauras ce qui s'y passe, appelle au bureau. Si je suis absent, Yamata saura où me rejoindre.

Quelques minutes plus tard, le Manchot arrivait à ses locaux de l'Agence. Il alla récupérer l'enregistrement qui se trouvait dans le bureau de Candy.

– Je n'y suis pour personne, Yamata, vous avez compris ?... À l'exception de Michel et de

Candy, évidemment. Je ne veux pas être dérangé.

Et sans donner à Yamata la chance de répondre, il alla s'enfermer dans son propre bureau. Il installa la bobine sur son magnétophone, s'alluma un cigare. Après avoir mis son appareil en marche, il se vautra dans son fauteuil et ferma les yeux. Le Manchot se concentrait !

\*

Michel devait absolument prendre avantage sur Curly, dévoiler ses plus fortes batteries. Aussi, il attaqua brusquement :

– Pourquoi as-tu tué la princesse ? Curly le regarda d'un air hébété. Sa surprise n'était pas feinte.

– C'est une farce ?

– Elle m'avait donné rendez-vous. Quand je suis arrivé là où elle m'attendait, je l'ai trouvée morte, étranglée, avec une chaîne... une chaîne, Curly !

Le jeune motard enleva son casque. Ses cheveux noirs, très frisés, étaient luisants, comme si Curly venait de prendre une douche. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

– Les écoeurants ! Ils veulent tout me mettre sur le dos... Gerry, puis la princesse.

– De qui parles-tu ?

Curly ne répondit pas. Il semblait réfléchir, mais il était excessivement nerveux. Ses mains tremblaient.

– Il veut me forcer à témoigner, l'enfant de chienne ! Mais j'dirai rien... ce sont des beaux salauds ! Parlons-en de la justice ! Maudite bande de chiens sales.

– Vas-tu t'expliquer ?

– Brébœuf, ce petit trou d'cul d'avocat, veut m'obliger à parler contre ceux qui me paient. Il voulait aussi forcer Marylène. Je suis certain que c'est lui qui l'a fait enlever. Il savait que Gerry et moi, on en était venu aux coups tous les deux, justement à cause de Marylène. Moi, je la voulais cette fille-là. J'ai dit à Gerry de se contenter de sa

vieille danseuse, la putain qui se dit princesse !

Michel s'écria :

– C'est ce que tu as dit à Gerry ? Cherche pas pourquoi vous en êtes venus aux coups, c'est pas à cause de Marylène mais bien parce que tu as insulté sa sœur.

– Ça s'peut. J'ignorais qu'il était le frère de la princesse. Moi, je mettrais ma main dans le feu que l'avocat est de concert avec la police pour nous inculper. Si je refuse de témoigner contre les grands patrons, on m'accusera du meurtre de Gerry, puis de celui de la princesse... Je comprends pourquoi on s'est servi d'une chaîne.

– Je me doutais que t'étais une victime. Les patrons de New York n'accordent pas leur confiance à n'importe qui. Donc, tu es certain que l'avocat Brébœuf...

– Un beau sale, comme tous les policiers. Tous les moyens sont bons pour se faire un nom. Et ça se dit grand justicier.

À ce moment précis, la porte du restaurant s'ouvrit. Les motards, assis à la table du fond, se

mirent à siffler.

– Hé, t’as vu qui vient d’entrer ?

– Salut beauté ! C’est la première fois qu’on te voit dans le coin.

Michel avait sursauté en reconnaissant Candy. La statuesque blonde ne pouvait faire autrement que d’attirer l’attention. Le détective se devait de courir au-devant des coups. Il se leva brusquement et saisit Candy au poignet.

– Qu’est-ce que tu viens faire ici ? Je t’ai dit de m’attendre. Tu sais que j’aime pas qu’on discute mes ordres, c’est clair ? J’sais pas ce qui me retient...

Il leva la main comme pour la frapper. Curly s’était levé rapidement.

– Tu ne me présentes pas ? demanda-t-il à Michel.

– Cette fille-là, c’est à moi, puis ça s’appelle touches-y pas. Et vous autres, en arrière, fermez vos grandes gueules, on dirait que vous n’avez jamais vu de femmes !

Tirant vigoureusement Candy par le poignet, il

la fit s'approcher du comptoir.

– Assis et ferme-la ! J'ai la situation en main. Curly est mon ami et il m'a appris des choses intéressantes. T'as entendu parler de l'avocat Brébœuf ?

– Oui, murmura Candy.

– C'est lui qui est au fond de toute l'affaire. Curly n'a jamais tué la princesse. Mais on s'est servi d'une chaîne pour le faire accuser. S'il refuse de témoigner contre ses patrons, une accusation de meurtre lui pendra au bout du nez. Tu comprends quelque chose dans tout ça ?

Candy esquissa un sourire.

– Mais oui, puisque la princesse se confiait à moi. Tu vois, mon grand, que j'ai bien fait de venir.

Curly s'était assis et se tenait la tête à deux mains. Soudain, il donna un coup de poing sur la table.

– Je commence à tout comprendre.

– Quoi donc ?

– Blackie ! Un motard d’une autre bande. Je l’ai croisé, il y a à peine une demi-heure. Maintenant, je sais ce qu’il a voulu dire. C’est un gars qui aime à se moquer de nous. Il m’a dit comme ça : « Toi, le Frisé, si j’étais à ta place, je me débarrasserais de cette chaîne-là. Tu fais peur à personne avec ton jouet. C’est à peine bon pour étrangler les filles. » Il a filé tout de suite, autrement je lui aurais montré à quoi peut servir ma chaîne.

Candy demanda :

– Vous savez où retrouver ce Blackie ?

– Probable.

– Si je ne me trompe pas, c’est le motard prêt à tout faire pour quelques piastres ?

– Je vois que tu le connais, beauté ! Blackie, il vendrait sa propre mère pour « un joint ».

– Retrouvez-le et tout de suite. C’est très important.

Curly se tourna vers Michel.

– On doit écouter ta fille ? Qu’est-ce qu’on en fait de Blackie, on le descend ?

Michel ne comprenait absolument rien à l'attitude de Candy.

– Non. Vous nous l'amènerez, fit la blonde.

– Ici ?

Candy sortit une carte et un stylo de son sac à main et elle écrivit une adresse.

– À cet endroit. Mais vous attendrez devant la porte. N'entrez pas avant que je vous prévienne. Si tu as raison, Curly, si ce Blackie est au courant qu'une fille a été tuée avec une chaîne, on le forcera à dire la vérité.

Michel, ne voulant pas perdre de son prestige, ordonna :

– Vous avez compris, vous autres ? Si vous voulez vous montrer utiles, pour une fois, accompagnez Curly.

Tous les motards allaient sortir, mais le grand Beaulac rattrapa Curly.

– Maintenant que tu as confiance en moi, tu peux me remettre mon revolver ?

– Pourquoi pas ?

Curly rendit l'arme à Michel. Les six motards sortirent en courant du bar-restaurant, enfourchèrent leurs motos et disparurent dans un bruit d'enfer.

## X

### *Une erreur*

Le Manchot se leva brusquement. Il arrêta son magnétophone.

« Je le savais, j'en étais sûr ! Mais je n'ai aucune preuve. Dès le début de cette affaire, j'ai eu des soupçons... un complice... oui, un tueur à gages... ou encore, un jeune voyou prêt à tout pour quelques milliers de dollars. »

La sonnerie de son téléphone se fit entendre et presque en même temps, la voix de Yamata résonna.

– C'est Candy et elle dit que c'est urgent ! Rapidement, le détective retourna à son fauteuil et appuya sur un bouton.

– Oui, Candy ?

– J'ai fait du bon travail... et Michel aussi,

mais lui, c'est par un pur hasard. Le nom de Blackie vous dit quelque chose ?

– Pas du tout.

– Eh bien, c'est un motard et il semblait être au courant, ce matin, qu'une fille avait été tuée à l'aide d'une chaîne.

– Quoi ?

– Il est probablement l'assassin de la princesse. Et ce n'est pas tout. Vous savez où on va le conduire ?

– Non.

– Chez monsieur Mongrain. L'avocat Brébœuf est là, madame Mongrain également...

Le Manchot cria :

– Mais quand..., quand va-t-on emmener ce jeune motard ?

– Ça, je ne peux pas le savoir. Ils sont six qui se sont lancés à sa recherche et on le trouvera. Il fait partie d'une bande rivale. Curly a un compte à régler avec lui.

Robert Dumont perdait patience.

– Un instant, Candy ! Veux-tu prendre le temps de m’expliquer ce qui se passe exactement ? Qu’est-il arrivé ? Michel est-il en danger ?

– Non. Je vous le passe. Il vous fait son rapport et, ensuite, je terminerai le mien.

Le Manchot laissa parler ses deux assistants sans poser une seule question. Sa nervosité semblait l’avoir abandonné. Il s’était allumé un second cigare et, maintenant, le fauteuil renversé en arrière, les deux pieds posés sur son bureau, le sourire aux lèvres, il savourait déjà son triomphe.

– Je vous attends chez Mongrain. On se donne rendez-vous devant la maison. Le premier qui arrive attend l’autre.

– Compris, patron, répondit Michel. Nous partons tout de suite.

\*

– Vous ne connaissez pas ma femme, monsieur Dumont ?

Mongrain fit les présentations.

Lucienne Mongrain était très pâle. Elle avait pleuré une partie de la matinée. Heureusement, le médecin lui avait donné une injection et ça l'avait calmée quelque peu.

L'avocat Brébœuf s'avança :

– Monsieur Dumont, est-ce bien nécessaire que madame Mongrain reste ici ? Elle n'en peut plus. Le médecin lui a recommandé de garder le lit.

Elle cria :

– Non, non, je veux savoir la vérité, je veux savoir si c'est réellement Marylène qui a été assassinée.

– Je répondrai à cette question, tantôt, fit le Manchot. Pour le moment, permettez-moi de vous présenter mon assistant, Michel Beaulac. Quant à mademoiselle Varin, vous la connaissez déjà.

Candy alla se placer tout près de la grande fenêtre. De là, elle pouvait surveiller la rue. Si les motards réussissaient à capturer Blackie, ils

l'amèneraient chez l'homme d'affaires. Mais le Manchot avait prévenu son assistante.

– Je ne veux pas qu'on fasse entrer Blackie avant le moment propice.

Dumont demanda à Mongrain de prendre place près de sa femme. L'avocat Brébœuf préférait rester debout. Michel se tenait près de lui et ne le perdait pas de vue.

– C'est épouvantable, murmura le jeune justicier. Pourquoi a-t-on assassiné cette fille dans votre appartement, monsieur Dumont ?

– Parce qu'on a voulu faire croire que la pègre avait décidé de faire un grand nettoyage. On a tué des innocents pour mieux camoufler le meurtre de Marylène.

Mongrain se pencha vers sa femme.

– J'ai toujours dit que l'enlèvement, ce n'était qu'une façade. Tu vois, j'avais raison.

Le Manchot approuva.

– Le coup a été bien préparé et on s'est servi de moi, comme d'une bonne poire. Avec l'aide d'un complice, on enlève Marylène. On la

conduit dans un camp abandonné dans la montagne, près de Saint-Hilaire. Ensuite, il y a les appels, les demandes de rançon. Tout ça, c'était du chiqué, c'était pour nous jeter de la poudre aux yeux.

– Et nous avons marché, de dire Mongrain. Vous-même, monsieur Dumont, tout comme mademoiselle Varin, vous vous êtes présentés au rendez-vous.

– Exact. Mais pendant ce temps, l'assassin, aidé de son complice, préparait l'assassinat de Marylène. Tout d'abord, il y a eu l'incident Gerry. Ce jeune a failli tout faire échouer. Il en savait trop long. On l'a éliminé ; première victime innocente. Je me suis posé la question. Qui donc savait que Gerry m'avait offert sa collaboration ? Je l'avais dit à Candy..., mademoiselle Varin, alors qu'elle se trouvait ici, dans cette pièce. Donc, monsieur Mongrain a été mis au courant, son épouse et, plus tard, vous, maître Brébœuf.

L'avocat bondit :

– Laissez-vous entendre que...

Michel lui mit la main sur le bras.

– Allons, du calme, maître. Il faut savoir garder son sang-froid. Un bon avocat devrait savoir ça.

Le Manchot reprit la parole.

– Tout a été calculé, préparé minutieusement. Marylène devait s'enfuir du camp où on la gardait prisonnière. On lui a fourni tout ce qu'il fallait... et, plus que ça, on a caché sa propre voiture dans la forêt, pour qu'elle puisse la voir, une fois sur le toit du camp. Mais on avait pris soin de préparer l'engin meurtrier qui ferait sauter la voiture... et sa victime. On n'a pas encore identifié positivement le corps de votre fille, madame Mongrain. Mais c'est bien elle qui a été assassinée la nuit dernière.

La femme éclata en sanglots. Mongrain la consolait de son mieux.

– Dis-toi que les coupables vont payer. Marylène n'aurait jamais pu être heureuse... Brébœuf intervint à nouveau.

– Je vous défends de dire ça, monsieur

Mongrain. Moi, j'aurais pu la sauver. J'ai mis trop de temps pour agir. J'aurais dû la faire arrêter. J'aurais obtenu un mandat. Si je m'étais écouté, c'est ce que j'aurais fait. Mais vous ne vouliez pas...

– C'est la fille de ma femme ! Je voulais la protéger, éviter le scandale.

– Et vous l'avez envoyée à la mort, conclut Brébœuf.

Le silence se fit dans la pièce.

– Puis-je continuer mon récit ? demanda narquoisement le Manchot.

Et comme personne ne parlait, il poursuivit :

– Donc, Marylène est tombée dans le piège. Elle est sortie par la lucarne, elle a vu sa voiture, elle s'est crue sauvée et, l'instant d'après, c'était l'explosion. L'assassin avait tout prévu. La fille pouvait être déchiquetée, impossible à identifier. Alors, on a laissé son sac près du camp, un sac contenant des papiers d'identité. C'est là que l'assassin a commis une erreur, mais j'y reviendrai. Quand la police a découvert le

cadavre de la fille, tout de suite on a tiré les conclusions que désirait l'assassin : « Vengeance de la pègre ». Moi-même, j'ai mordu à l'hameçon. J'ai pensé qu'on avait fait croire à un simple enlèvement pour mieux camoufler le crime. C'était la vérité, mais à ce moment-là, je pensais que tout avait été machiné par la pègre.

Le détective jeta un coup d'œil à Candy et cette dernière fit un signe négatif de la tête. Non, Curly et ses amis n'étaient pas présents au rendez-vous.

– Si vous le voulez bien, parlons du troisième meurtre, celui de la princesse Maurina, reprit le Manchot. Elle se présente ici, elle se dit la sœur de Gerry et veut venger son frère. Encore une fois, qui est au courant de l'arrivée de la princesse dans cette affaire ? Vous, madame Mongrain et vous, maître Brébœuf.

Le jeune avocat fit un effort pour ne pas intervenir.

– Vous parlerez en temps et lieu, lui murmura Michel.

– L’assassin ne sait que penser de cette princesse. Ce n’est pas elle qu’il craint, c’est moi. Je pourrais faire échouer le plan si je devinais la vérité. Aussi, on fait surveiller mon appartement. On me voit entrer avec la princesse, puis les lumières s’éteignent. Nous nous sommes retirés, pour la nuit, laissant à l’assassin le temps de mettre son plan à exécution. Marylène est tuée et le tueur à gages qui a aidé l’assassin revient prendre son poste devant mon appartement. Au petit matin, je reçois l’appel de la police. Je quitte rapidement mon logis. À ce moment, le jeune voyou décide de passer à l’action. A-t-il reçu des ordres concernant la princesse ? Peut-être pas. Possible qu’il ait pris sur lui de commettre seul ce troisième meurtre. Parfois, on en donne plus qu’en demande le client. D’ailleurs, ce jeune a un plan derrière la tête. Il tuera la princesse, mais en se servant d’une chaîne. La police accusera un de ses ennemis, un chef d’une bande rivale. C’est la seconde erreur. Si le tueur ne s’était pas servi d’une chaîne, nous nagerions peut-être encore en plein mystère. Du moins, je n’aurais aucune preuve pour faire arrêter le coupable. La première

erreur était importante, mais insuffisante. L'avocat s'écria :

– Mais de quelle erreur parlez-vous ? Vous avez dit tantôt que vous y reviendriez ?

– J'y arrive. Je suppose, maître, que vous avez lu les rapports des policiers concernant le sac de la victime ?

– Oui.

– Ce sac, en plus d'un portefeuille et des papiers, contenait également un trousseau de clefs... dont les clefs de la voiture. Vous comprenez, maintenant ? L'assassin a laissé les clefs de la voiture dans le sac à main car il savait qu'un trousseau était caché sous le capot, que Marylène n'avait pas besoin du premier trousseau pour faire démarrer l'auto ? Je me suis demandé qui pouvait être au courant de cette cachette ?... On en avait parlé... dans mon bureau... et j'ai écouté l'enregistrement des conversations... vous vous souvenez, maître ?

L'avocat, très pâle, les poings serrés, les yeux presque sortis de leurs orbites, fixait celui qui

avait failli devenir son futur beau-père.

– Vous ! Vous !

Michel sut retenir l’avocat car il voulait sauter à la gorge de Mongrain.

Lucienne s’était levée brusquement.

– Quoi ? C’est toi qui...

Mais elle fut incapable de continuer et tomba lentement au tapis, inconsciente. Michel se précipita pour s’occuper d’elle. Le Manchot, vif comme l’éclair, s’était placé entre Mongrain et Brébœuf.

– Il a tué Marylène... lui, hurla l’avocat. Mongrain, enfin, retrouva la parole.

– Mais cet homme ment ! Il ne sait pas ce qu’il dit... les clefs... c’est ridicule.

– Non, je me souviens, c’est vous qui avez suggéré à Marylène de cacher les clefs sous le capot, lui lança Brébœuf.

– Tout ça ne prouve rien. Je suis innocent, je ne suis quand même pas un monstre. Pourquoi aurais-je fait ça ? Pourquoi ?

Ce fut le Manchot qui répondit :

– Pour l’argent. Vous avez épousé Lucienne et vous avez tout de suite pris le beau rôle. Vous insistiez pour qu’elle garde toute sa fortune. Vous ne vouliez même pas qu’elle vous prête de l’argent. Vous étiez l’homme entièrement désintéressé. Vous n’aviez qu’un but en tête : vous emparer de la fortune de Marylène, la part la plus intéressante. Vous avez préparé votre piège de très longue main. Vous avez choisi votre complice en étudiant le comportement des jeunes motards.

– Mais c’est ma femme qui touchera la fortune de Marylène, pas moi.

– La belle affaire, fit le Manchot. Peut-être aviez-vous déjà préparé un plan pour la faire disparaître, tout est possible. De toute façon, elle avait entièrement confiance en vous. Cette nouvelle fortune aurait appartenu, autant à vous qu’à elle, vous le saviez. Mais vous deviez agir rapidement. Maître Brébœuf risquait de tout compromettre par sa demande en mariage. Vous avez précipité les choses et commis des erreurs.

Vous n'étiez pas prêt à tuer Marylène, il vous fallait encore quelques heures. Vous avez eu l'idée de l'enlèvement. C'était fort ingénieux de m'engager par la suite. Et dire que la première personne que j'ai soupçonnée d'avoir comploté cette affaire, c'est vous. Tout de suite, sans le savoir, j'avais deviné la vérité.

Mongrain avait repris son calme.

– Vous allez payer cher pour ces accusations, Manchot. Vous n'avez aucune preuve, aucune...

Il fut interrompu par des bruits de moteur et Candy se dirigea rapidement vers la porte. Quelques secondes plus tard, un groupe de motards pénétraient dans l'appartement. On poussait en avant un jeune, tout vêtu de noir. Il tomba à genoux au centre de la pièce.

Le Manchot le saisit au collet et le força à se lever.

– Vous avez fait confiance à Mongrain et, maintenant, il vous trahit, il vous accuse, c'est vous et vous seul, jeune homme, qui serez accusé de trois meurtres !

Blackie avait de la difficulté à tenir sur ses pieds. Il portait des marques profondes à la figure, du sang coulait de ses blessures, Curly l'avait frappé durement avec sa chaîne.

– Mais c'est lui qui a tout préparé, lui seul. Il m'a payé. Vingt-cinq mille dollars, tout de suite après la mort de Marylène..., et il devait me donner un autre vingt-cinq mille, lorsque l'affaire serait classée.

Madame Mongrain avait repris connaissance et l'avocat Brébœuf s'occupait d'elle. Le Manchot demanda à Michel de prévenir les autorités. Aussitôt, Curly et sa bande décidèrent de décamper.

– Nous ne voulons pas être mêlés à cette histoire, fit Curly.

L'avocat Brébœuf laissa sa malade pour quelques secondes et s'approcha du jeune motard.

– Au fond, tu n'es pas si méchant, Curly, je suis certain que tu m'aideras dans le grand nettoyage que j'ai commencé.

Le jeune frisé fixa l'avocat dans les yeux.

– Jamais ! J'suis pas un vendu. J'approuverai jamais ce que tu fais. Venez, les gars.

Mais avant de partir, Curly se retourna et s'adressant à l'avocat, il déclara :

– Tu sais pas que tu perds ton temps ? O.K., tu vas peut-être envoyer quelques gros bonnets à l'ombre pour des années... et puis après..., dès le lendemain, quelqu'un d'autre prendra la relève. Mets-toi ça dans la tête... jeune justicier.

Le Manchot, malheureusement, dut admettre que le motard avait entièrement raison.

\*

Le Manchot avait demandé à Michel et à Candy de venir le rejoindre dans son bureau.

– Je dois vous quitter pour quelques jours, leur dit-il. Je viens de recevoir un appel téléphonique de Burlington.

Candy sembla se souvenir.

– Votre mère n’habite-t-elle pas là, Robert ?

– Oui. Elle s’est remariée, il y a six ans, avec un Américain. Un homme plus jeune qu’elle. Je n’ai jamais approuvé ce mariage ridicule. Maman a soixante-dix ans et son mari n’en avait que quarante-huit. Il vient de mourir d’une crise cardiaque. Il faut que je me rende à Burlington. Même si on ne se parlait qu’une ou deux fois par année, c’est ma mère et je dois m’occuper d’elle.

La nouvelle de la mort de son beau-père transformera complètement l’existence du Manchot. Robert Dumont ne s’attend sûrement pas à de tels développements.



Cet ouvrage est le 433<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.